

Première partie
1340-1344

Chapitre I

Le Ratier

*S*aint-Germain-des-Prés, automne 1340

L'abbaye royale de Saint-Germain-des-Prés était l'un des monastères les plus prestigieux d'Europe. Au cœur de son immense enceinte, la cour presque carrée abritait, en plus de l'église abbatiale, d'une chapelle dédiée à la Vierge et des bâtiments conventuels, quelques bâtiments de service: écuries, étables, granges, cuisine, cellier, poulailler, porcherie, moulin, hôtellerie. Des cours plus petites séparaient ces constructions du cloître et de la maisonnette de l'abbé. L'ensemble évoquait une ville à l'intérieur de la ville, car au-delà, exception faite du vaste Pré-aux-Clercs, le quartier Saint-Germain se pelotonnait autour de l'abbaye, assemblage de bois, de pierre, d'ardoises, de plâtre et de chaume à travers lequel se tortillaient une infinité de rues étroites.

Un moine courtaud et bedonnant, en apparence désœuvré, se promenait entre deux rangs d'herbes médicinales soigneusement cultivées. Sa tonsure se saupoudrait peu à peu de gris et il avait le visage lunaire de ceux pour qui la gourmandise avait dû être inscrite par erreur dans la liste des péchés capitaux. À le voir, on avait peine à croire que cet homme était l'abbé. Ce n'en était pas moins un conseiller spirituel estimé et un administrateur hors pair.

Une feuille de sauge froissée entre ses doigts dégagea un arôme franc dont il ne se lassait jamais. Il sourit. «Tout entouré que je sois de choses vénérables, c'est ce potager d'une saison, qui demain ne sera plus rien, que je préfère. Allez donc savoir pourquoi», se dit-il...

L'abbé cueillit la feuille et la frotta pensivement contre sa joue ronde. C'était frais, velouté. Ce contact le réconforta. Il se plaisait

à flâner dans ce coin de potager réservé aux simples chaque fois que ses soucis se faisaient trop pressants. Et ils l'étaient particulièrement ce jour-là. Car quelque part en ville, au-delà des murs de la besogneuse mais paisible abbaye, un garçon s'inquiétait pour sa mère. Le religieux, lui, s'en faisait pour le garçon. C'était un enfant anormal. Tout le monde le savait. Mais ce qui semblait encore plus anormal, c'était le fait qu'un personnage aussi important que lui se tracassât tant pour un petit roturier qu'il connaissait à peine. Par contre il connaissait très bien les parents de ce garçon. Surtout le père.

Le regard de l'abbé Antoine se porta du côté de l'hôtellerie. Des lierres couraient sur ses murs en pierres de taille dans lesquels avaient été percées de multiples fenêtres garnies de losanges en verre épais, teintés de rouge et de jaune sur les pourtours. En milieu d'après-midi, leurs panneaux béaient sur le jardin afin de permettre aux convalescents de respirer un air tiède, chargé d'odeurs saines. À l'intérieur, ses murs chaulés de frais, en réfléchissant la lumière, distillaient l'atmosphère positive nécessaire à ce lieu consacré à la guérison du corps. Il s'agissait là de l'une des missions traditionnelles de leur communauté, de l'une des raisons matérielles de son existence au sein de la ville.

*

Cette pensée ramena le moine à sa préoccupation immédiate : il lui fallait rendre visite à la petite boulangère du quartier qu'ils avaient admise le matin même dans la partie de l'hôtellerie réservée aux femmes.

— Le saignement a grandement diminué, mon père, lui dit en l'accueillant avec nervosité un vieux moine qui faisait office d'infirmier. Je viens de lui donner à boire une décoction forte de camomille. C'est pour les crampes.

Ce n'était pas tous les jours qu'on voyait l'abbé se déranger personnellement pour lui rendre visite.

— C'est bien.

L'abbé ne put s'empêcher de ressentir du soulagement. Aristote affirmait que le seul regard venimeux et nuisible de la femme à l'époque de ses menstrues ternissait les précieux miroirs et pouvait jeter un sort à quiconque n'y prenait pas garde. La nature de la femme était certes mystérieuse; les sommes encyclopédiques qui pullulaient à présent dans la bibliothèque en étudiaient la physiologie d'une façon extrêmement poussée, voire gênante. Le

processus de la grossesse y était décrit et les traités d'anatomie étaient fort élaborés. On y démontrait que l'homme était créé à l'image de Dieu, que l'apparence des petits garçons était féminine parce qu'ils étaient encore incomplets et que la femme ressemblait à un mâle stérile; par conséquent la femme ne pouvait être que la réplique imparfaite d'un homme. Lui-même arrivait à comprendre plutôt bien le contenu de ces ouvrages. Mais si toutes ces découvertes suscitaient en lui une relative inquiétude, il n'arrivait pas à croire la pieuse et douce Adélie capable de lancer une malédiction.

L'attention d'Antoine fut à nouveau détournée par le passage d'un grand moine dans le déambulatoire menant à la cour du cloître. Ce ne pouvait être que frère Lionel, un saint homme. Âgé de vingt-trois ans à peine, il faisait l'objet de la vénération des habitants du quartier et servait de modèle à ses frères d'ordre. Ses prunelles et ses cheveux ras, presque noirs et disciplinés par la tonsure, donnaient l'impression qu'il revenait de Jérusalem. Ce n'était pourtant pas le cas. Il était né et avait toujours vécu dans les environs. Huit ans auparavant, ce moine de haute taille, mince et ascétique, avait fait vœu de silence complet. Un vœu qu'il n'avait jamais rompu. La voix qui eût pu faire de lui un ménestrel très populaire avait changé de fonction lorsque l'adolescent avait abandonné ce rêve à la porte du cloître. Pendant une courte période au tout début de son noviciat, son chant avait magnifiquement enluminé les hymnes et les cantiques des offices, puis, un jour, sans raison apparente, elle s'était tue. Lionel avait pris les ordres comme le jongleur qui s'était fait moine, disant passionnément à une statue de la Vierge: «*Dame qui n'êtes pas ingrate avec ceux qui vous servent avec justesse, quoi que je fasse, que ce soit pour vous! Si je le fais, c'est pour vous seule, car j'ose le dire, moi je n'attends rien*¹. » Il s'était patiemment affranchi de lui-même. Lionel servait sa Dame en menant une existence de reclus parmi les livres. Il n'avait donc pu connaître de Jérusalem que ce qui lui avait été dévoilé par les lettrines enjolivées des codex, car il était le bibliothécaire de l'abbaye royale.

Antoine avait tôt pris conscience de la vanité à laquelle Lionel avait voulu se soustraire; si bien des ménestrels avaient jadis fini leur vie en moines, il y avait également eu des moines qui étaient devenus ménestrels. Il avait entendu parler d'un chanoine du Midi nommé Peire Rogier qui était devenu troubadour et s'était fait moine par la suite.

1. Voir notes à la page 509.

Les pairs de Lionel avaient connu une forme différente de renoncement en n'entendant plus les chants du jeune novice et ils n'en avaient que davantage admiré son mysticisme rigoureux. Car Lionel avait demandé la permission de mener l'existence la plus stricte qu'autorisait son Ordre; dès lors il était devenu nattaire, ne dormant plus que sur une natte de jonc. Il ne consommait qu'un seul repas par jour, à midi, et il se contentait de petite bière ou de vin coupé d'eau aux autres repas qui se prenaient en commun au réfectoire.

Nombreux étaient les habitants du quartier qui avaient entendu parler de lui. Des bénéficiaires de l'hôtellerie tentaient de l'intercepter au sortir de la messe dominicale pour avoir la possibilité de se confier à lui. Certains convoitaient sa bénédiction en dépit du fait qu'il n'était qu'un modeste frère. Sa présence, même muette – ou peut-être justement en raison de ce mutisme volontaire – était forte, rassurante, d'une grande compassion. Et force était d'admettre qu'il apportait un autre type de prospérité au monastère grâce à la piété admirative qu'il suscitait.

Antoine s'en voulut de s'attarder à des détails aussi dérisoires. « Vanité. Tout n'est que vanité! Le frère Lionel, lui, ne pense pas à ces choses-là. Surtout pas en ce moment. Il souffre énormément. Mais n'oublions pas que Satan, dans le *Livre de Job*, n'est que le nom de l'ange chargé de tenter le héros pour le mettre à l'épreuve. » C'est ce qu'il se disait en regardant la silhouette furtive se fondre dans la pénombre. Là où tant d'autres moines avaient été appelés à soigner les corps, Lionel était voué au soin des âmes. Antoine était persuadé que le reclus était en train de prier pour celle de la jeune femme qu'il venait voir. « Il le faut bien, avec une telle famille. Que le Seigneur me vienne en aide. »

L'infirmier mit un tabouret à la disposition de l'abbé qui s'assit au chevet de la femme; auprès d'elle somnolait une jeune mère. Les deux compagnes de lit devaient avoir le même âge, mais leurs points communs s'arrêtaient là: le teint de la parturiente, même si un peu de couperose en altérait temporairement la fraîcheur, dénotait une nature vigoureuse. Cette maman en bonne santé allait bientôt ouvrir des yeux clairs et joyeux sur son beau nourrisson tout rose. Sur un avenir rempli de promesses. Elle avait tout à attendre de la vie. Pas l'autre. Sous les draps, exception faite du ventre enflé, ravagé, reposait un corps mince, presque celui d'une adolescente. Antoine se prit à redouter l'instant où les paupières bistrées d'Adélie Ruest allaient s'ouvrir sur de grands yeux couleur de pluie.

– Elle est d'une pâleur effrayante, dit-il tout bas à l'infirmier.

– C’est que cette fois elle a bien failli passer, mon père. La pauvrette! Faudra qu’elle veille à se refaire les humeurs avec de la bonne viande épicée et des bouillons gras...

– Sans doute n’est-il pas sage de lui prescrire également un vin vieux de qualité. Qu’en est-il du petit?

– Hélas...

Le vieux moine se signa sans ajouter un mot.

– Seigneur, pas encore, dit Antoine en un soupir las.

La jambe d’Adélie remua sous le drap de lin propre. Les yeux de l’abbé remontèrent alors vers le visage émacié de la petite femme. Son cœur pourtant habitué aux misères humaines se serra : on eût dit que le réveil de la malade avait accentué les deux cercles sombres de ses orbites creuses. Ils ressemblaient à des traces de cendres qui tout à coup se mouillaient d’une pluie résignée.

– Adélie, ma fille...

Il ne trouva rien d’autre à dire. Malgré l’interdiction de tout contact physique que lui prescrivait son Ordre, la main potelée de l’abbé se posa brièvement sur celle de la femme. Elle était glacée comme celle d’un cadavre.

– C’est le troisième, dit Adélie tout bas.

– Je sais.

Oui, il le savait. Il connaissait presque tout de la famille Ruest, et même de l’aïeul qui lui avait transmis son nom : il s’agissait d’un serf ayant jadis habité près d’un petit ruisseau. Cet ancêtre avait fui sa condition pour trouver refuge à Paris, chez un talemelier* qui l’avait engagé en tant qu’apprenti, car il était sans enfants. Au douzième siècle, le père de ce talemelier s’était inscrit à la nouvelle corporation avec d’autres collègues de même profession. Il avait ainsi fait preuve de prévoyance et avait été parmi les premiers à suivre ce nouveau courant. Ayant reçu comme quelques autres l’autorisation de posséder son propre fournil de boulangerie, il s’était mis parallèlement à vendre ses produits au détail à son ouvrier même ainsi qu’au marché local, car, tout récemment, en 1305, un édit royal avait autorisé les talemeliers à développer ce type de commerce en contrepartie de redevances. Cet édit, qui avait complété celui que le Philippe Auguste avait décrété presque un siècle auparavant, s’était tôt avéré très lucratif pour le roi ; les cens produits par les fours banaux des féodaux n’étaient plus versés à un seigneur, mais directement au Grand Panetier* du Roi par les propriétaires de ces nouveaux fours privés. Certains

* La définition des mots suivis d’un astérisque se retrouve dans le glossaire, page 531.

monastères ayant possédé leur propre fournil avaient cédé leurs droits de boulangerie à des ouvriers désignés par eux en échange d'un pourcentage payé en nature avec de gros pains de trois livres. Dès lors, les pains provenant de la campagne environnante avaient pu ravitailler également les villes, mais cette petite concurrence n'avait jamais nui à l'ancêtre Ruest, qui faisait partie de ces gens que le destin favorise. Il était devenu maître boulanger, ce nouveau nom faisant référence à la forme du pain non cuit. Empruntant les anciennes prérogatives du fournier, il avait sonné du cor chaque matin lorsque son four était chaud afin que les gens lui apportent leur pâte à cuire. Il ne pouvait se douter à l'époque que son petit commerce était destiné à devenir l'une des meilleures boulangeries de Paris. Comme ses collègues, il avait acquis le droit de vendre sur place à longueur de semaine parce qu'il résidait sur les terres du roi, contrairement aux forains, c'est-à-dire aux gens venus de l'extérieur qui, eux, ne pouvaient écouler leur marchandise qu'aux jours de marché. Une ère de prospérité s'était annoncée lorsqu'il avait été choisi comme l'un des premiers fournisseurs de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés dont le four banal, situé à l'endroit aujourd'hui occupé par la rue du Four, s'était soumis à la nouvelle loi. Car les bénédictins, même s'ils étaient autosuffisants, avaient au fil des siècles élaboré un *modus operandi* pour régir un certain type de relations symbiotiques avec son voisinage très peuplé, de façon à ce qu'il ne vînt pas troubler leur vie contemplative : ils avaient consenti à confier certaines tâches serviles aux mains de laïques choisis.

Ainsi, même le lieu où son échoppe était installée lui avait été favorable. En effet, une majorité de boulangers se concentraient encore comme anciennement rue de la Juiverie, sur l'île de la Cité, à proximité de la Halle aux blés.

Une légende circulait dans la guilde à l'effet que le grand-père du propriétaire actuel aurait reçu des éloges de la part de Philippe le Bel² lui-même, alors que ce dernier se baladait incognito dans les rues de sa ville, comme il aimait à le faire parfois, et qu'il s'était arrêté à son échoppe. Ce monarque imposant, déguisé en simple citoyen, avait mordu dans un pain mouton*. Il en avait été à ce point ravi qu'il avait tôt fait d'en réclamer sur sa table.

Le propriétaire actuel de la boutique se prénomme Firmin. Rien n'avait présagé qu'il prît un jour la relève. Il était le quatrième fils d'une famille de treize enfants. De ses huit frères, cinq étaient décédés en bas âge. Ses deux aînés avaient trouvé la mort dans une stupide querelle entre étudiants. Quant à ses sœurs, trois d'entre

elles avaient coupé tout lien filial en allant s'établir au loin. La quatrième était morte en couches. De cette cellule familiale décimée, il n'était donc resté que les parents, Firmin et son jeune frère, un intellectuel excentrique qui avait été écarté d'emblée de la succession, car il était considéré par ses parents comme étant inapte à prendre la relève au commerce le moment venu. On le disait d'ailleurs responsable de la querelle qui avait mal tourné, dont il s'était lui-même sorti indemne grâce à quelque mauvaise plaisanterie de la Providence. On avait donc, en contrepartie, demandé à la Providence de se charger de lui. Un monastère l'avait accueilli en même temps qu'une donation destinée à subvenir à ses modestes besoins et à faire taire les mauvaises langues. L'honneur de la famille était sauf. Après tout, cette façon d'agir était fréquente chez les bourgeois assez aisés qui avaient un fils plus jeune dont ils ne savaient que faire.

Malgré une trop forte tendance à la paresse et à la débauche, Firmin était parvenu à faire assez bonne figure au cours de ses dix longues années d'apprentissage. Son succès relatif avait sans doute contribué à motiver le choix de son père malade. Par la suite, en tant qu'artisan, le jeune homme avait joui d'une plus grande liberté et il en avait largement profité. Mais il avait toujours su agir dans les limites de ses droits et de ses obligations. Ils étaient mieux définis, mieux protégés qu'avant et il avait pris soin de ne jamais dépasser la limite du raisonnable. Il avait donc continué pendant quelque temps encore à travailler pour son père en prenant son mal en patience. La corporation exigeait que le candidat à la maîtrise fût capable de présenter un chef-d'œuvre*, jugé par douze jurés désignés par le Grand Panetier du roi qui résidait en son hôtel de la rue du Four-Saint-Honoré³. S'il avait échoué cet examen, Firmin eût été contraint de continuer à travailler sa vie durant sous les ordres de son père ou d'un autre maître. Or, à cet âge, il ne souhaitait qu'une chose: s'affranchir au plus vite et chercher à se faire engager au Louvre. Philippe le Bel n'était plus, mais il y avait un autre roi et les richesses qui allaient avec.

Isolé dans une pièce que l'on avait équipée de tout ce qu'il lui fallait pour la confection de son chef-d'œuvre, Firmin avait été étroitement surveillé par les jurés qui étaient venus régulièrement lui rendre visite afin de s'assurer qu'il n'avait reçu aucune aide clandestine. Le chef-d'œuvre avait été une réussite; Firmin avait pu prêter serment et était ainsi devenu maître. Il avait versé une somme réglementaire à la confrérie, ainsi qu'à ses collègues qui lui avaient porté assistance pour son examen. Il avait enfin défrayé les

coûts du festin traditionnel offert à tous ses collègues. Ce soir-là, il avait mis fin à une pénible tempérance; elle n'avait que trop duré et la partie était gagnée. Ses compagnons l'avaient retrouvé ivre mort le lendemain matin sous l'une des longues tables du banquet.

La réputation de la boulangerie Ruest était bien établie, à l'époque. De nombreux ménages aisés du quartier avaient depuis longtemps déjà renoncé à confectionner leur propre pain, lui préférant les miches savoureuses dont seule cette famille détenait la recette. Cela valait largement la dépense de quelques sous chaque jour, en leur évitant en plus la corvée fastidieuse d'avoir à pétrir leur propre pâte et de l'emmenner à la boulangerie pour qu'on l'y enfournât pour eux.

Une fois son examen passé, Firmin n'avait plus eu qu'à attendre le décès de son père et le départ de son frère pour acheter sa charge au roi et pour se marier. Il était alors âgé de vingt-cinq ans. Il était fin prêt à succéder au vieux maître. Il avait dûment acquis le droit d'être son propre patron, de posséder la boutique promise en héritage et d'exercer le commerce qui s'y rattachait. Il avait épousé la fille d'un collègue comme cela se faisait souvent. La plupart des boulangers ne s'établissaient à leur compte qu'une fois mariés, ne pouvant assumer seuls à la fois la confection du pain et sa mise en vente. L'épouse était directement affectée au service de la clientèle. Comme elle devait se charger du nettoyage de la boutique aussi bien que de la prise des commandes, elle travaillait généralement de prime* à complies* passées. La cour de Firmin auprès de sa future épouse avait été aussi brève que ce qui était permis par les convenances, car il avait besoin d'aide. Et il s'était un peu trop empressé d'engrosser la jeune fille qu'il courtisait.

La jeune Adélie avait eu tôt fait de se substituer à son ivrogne de mari, de plus en plus négligent, pour assurer leur subsistance et le fonctionnement de la boutique. Pour être privé des droits attachés à sa fonction, Firmin eût dû commettre une faute grave. Or il n'en commit jamais: Adélie le sauva de l'exclusion en prenant discrètement la responsabilité de la boulangerie chaque fois que son mari était trop intoxiqué pour travailler correctement. Personne n'y trouvait à redire, car, malgré un retour graduel dans les mœurs de l'antique code romain, rétrograde dans maints domaines, bien des femmes étaient encore considérées comme partenaires, et non comme esclaves, dans l'entreprise de leur mari. Il n'était pas rare que les maîtres transmettent leurs droits à leur femme. Il n'était pas rare non plus de voir des veuves continuer à exercer le métier de leur défunt mari si elles possédaient les

connaissances requises. Et, heureusement pour Firmin, même si les bienfaits de leur partenariat se limitaient au partage des tâches, Adélie s'avérait une excellente boulangère.

Pourtant, le roi ne devait jamais réclamer leurs services.

Leur fils était né un peu plus de six mois après le mariage, le neuvième jour de mars, à l'heure où le crépuscule donnait à la neige de la cour une luminosité spectrale. Il avait fallu que ce fût un prématuré pour satisfaire aux convenances. Sa mère avait été modelée par les douleurs de l'accouchement durant près de vingt-quatre heures, seule avec l'impuissance de la sage-femme, affrontant la détermination d'un enfant qui se refusait à voir la lumière du jour. Après la délivrance, le nouveau-né avait empli la chambre de ses vagissements, ce qui avait rassuré l'accoucheuse sur son état de santé. Il avait été nettoyé et soigneusement emmaillotté. Il s'était déjà mis à somnoler dans les bras d'Adélie lorsqu'on avait enfin permis à Firmin d'entrer. L'homme s'était installé dans un fauteuil surchargé de coussins auprès de la jeune mère. La sage-femme avait soulevé le bébé et l'avait posé dans les bras nouveaux du boulanger avant de se retirer pour accorder à la nouvelle famille un moment d'intimité.

— Louis, avait doucement appelé Adélie.

Elle s'était soudain rendu compte qu'on lui avait pris l'enfant. Elle avait tourné la tête vers son mari, qui n'avait rien dit. Firmin avait regardé le petit paquet de linge blanc sans daigner l'approcher de lui. Cela pesait à peine, moins que deux boules de pâte. Un garçon. Beau et solide. Pas la fille malingre qu'il avait espéré renier. L'enfant avait ouvert les yeux. Ses prunelles sombres avaient pénétré dans l'esprit de Firmin et s'étaient mises à fouiller. Louis avait commencé à déterrer quelques débris dans l'âme de son père. Firmin l'avait lâché et s'était reculé dans les coussins du fauteuil. L'enfant était resté étendu en travers de ses jambes, la tête rejetée par en arrière. Firmin avait grimacé et s'était enfin résolu à soulever le bébé par le cocon serré qu'avait formé la couverture autour de son petit corps. Cela s'était un peu défait; le nourrisson ainsi exposé et tenu à bout de bras avait l'air d'une poupée désarticulée. Une petite main aux doigts écartés s'était agitée en une muette supplique.

— Non... attention, il va tomber! avait soufflé Adélie, qui s'était redressée avec peine contre ses oreillers.

Louis avait haleté. Il avait geint faiblement, puis s'était tu. Firmin l'avait posé sur le sol à ses pieds et avait dit à Adélie :

— Reprends ça. Je n'en veux pas.

Ce furent les paroles qui marquèrent l'arbre et son fruit.

Adélie eût été en mesure de nourrir le petit Louis. Mais Firmin avait insisté pour qu'il fût sevré peu après sa naissance; le boulanger ne voulait pas qu'elle perdît avec lui un temps précieux. Un matin, elle avait donc inséré doucement une corne de vache percée remplie de lait de chèvre entre les lèvres minces du bébé, qui y avaient adhéré avec avidité. Ce nouveau lait ne l'avait heureusement pas incommodé. Louis avait été un bébé tranquille et peu exigeant.

Un jour qu'il souffrait de coliques, son père lui avait donné à téter un chiffon imbibé d'eau-de-vie et avait interdit à Adélie de délaisser le travail pour s'en occuper. Chaque fois que Louis s'était réveillé en pleurs – si l'on pouvait qualifier de pleurs les halètements ponctués de rares vagissements qui lui étaient caractéristiques – Firmin lui avait redonné de l'eau-de-vie à sucer en ricanant, prenant lui-même une rasade au goulot de son petit cruchon. Le bébé n'avait pas dessaoulé pendant près de trois jours. Adélie en était rapidement venue à la conclusion qu'il valait mieux laisser Louis à lui-même pendant les quelques heures où Firmin était présent à la boutique. Sinon, de tels soins l'auraient probablement tué.

Tout cela avait sans doute eu un impact sur la personnalité de Louis, car il avait manifesté très tôt des signes d'indépendance. C'était un enfant très solitaire. Il admettait rarement qu'un peu d'aide pouvait lui être utile. Même tout petit, le garçonnet repoussait l'adulte secourable et faisait sa petite affaire seul avec beaucoup d'acharnement.

Dès sa troisième année, au moment où Firmin commençait à intervenir dans son éducation jusque-là prodiguée exclusivement par Adélie – et ce, uniquement lorsqu'elle en avait le loisir – Louis s'était mis à avoir d'impressionnantes poussées de croissance qui avaient donné lieu de croire que même la nature s'était mise de la partie pour aider le garçon à grandir au plus vite.

Les Ruest habitaient dans la rue Gui-le-Preux, que l'on nommait aussi Gilles-le-Queux, une belle maison à colombages qui se trouvait bien à sa place parmi de luxueux hôtels privés. Elle comportait deux étages et comptait quatre fenêtres aux panneaux garnis de losanges en verre un peu bosselé qui donnaient un aspect fantasque aux objets vus à travers. Un œil-de-bœuf en parchemin huilé éclairait les combles. Derrière la maison proprement dite, une petite cour suffisait tout juste à contenir le bâtiment du fournil avec son puits, ainsi qu'une remise. Le rez-de-chaussée était affecté à l'échoppe et à l'arrière-boutique; cette dernière était également aménagée en pièce à vivre puisque l'unique cheminée s'y trouvait. La boutique était très

jolie. Il était interdit à Louis d'y aller. Là se trouvaient les belles étagères en bois verni sur lesquelles Adélie alignait les pains tout frais sortis du four. Elle aménageait quotidiennement la boutique et, ouvrant sur la rue, sa grande fenêtre munie d'une étagère qui faisait office de vitrine. Il était jadis arrivé qu'on interdît à l'aïeul d'y exposer du pain raffiné à cause de la famine qui sévissait. L'étagère était divisé en deux. Il y avait la chambre à coucher et une autre pièce où étaient entreposés les sacs de grain ou de farine revenant du moulin. Le désagrément d'avoir à transporter ces sacs dans l'escalier abrupt était compensé par le fait qu'ils demeuraient bien au sec et à l'abri des rongeurs. L'espace personnel de Louis avait été aménagé dans un coin de cette resserre. Il en était séparé par un épais rideau fait de vieux sacs de toile cousus ensemble. Le garçon n'y possédait que sa paillasse, sa couverture et une petite caisse pour ranger ses affaires. Deux chevilles plantées dans le mur lui permettaient de suspendre ses vêtements. Il faisait de son mieux pour maintenir la propreté de cet espace exigü. Sa paillasse était installée à même le plancher de bois, sous l'échelle qui menait aux combles. Il n'y avait rien là-haut, sauf quelques souris dont il entendait certaines nuits les petits pas préoccupés.

L'accès à la chambre des maîtres était interdit à Louis. C'était beaucoup trop beau. Le mobilier était l'un des plus avant-gardistes du pays : le père d'Adélie leur avait légué tous les beaux meubles qu'il avait acquis au fil des ans. Il avait été en son temps un bourgeois exceptionnellement cultivé. De prime abord, le mobilier paraissait d'une simplicité typique de l'époque, que l'on fût prince ou paysan : armoire, coffre, table et lit, le tout réalisé par l'assemblage de planches massives et de pentures en fer forgé. La différence provenait plutôt de la qualité et de la finition des meubles dont l'ornementation gothique avait affiné l'apparence rigide pour en faire des éléments de décor. L'ensemble était pourtant discret en dépit de l'ajout de sculptures à même le bois. Il y avait en outre un placard dans le mur pour y ranger les vêtements. L'armoire, quant à elle, était réservée aux livres de comptes. Seuls le Grand Panetier du roi et ses officiers en comprenaient le contenu. Un coffre reposait au pied du lit conjugal comme un gros chien fidèle. Firmin s'en servait comme banc. Il y avait de ces malles et bahuts dans chaque pièce de la maison. Celui de la cuisine, la huche, contenait de la vaisselle et quelques denrées. Enfin, l'ameublement de la chambre se complétait par un grand lit à baldaquin. Son matelas de plume était relevé à la tête. Ce meuble était si haut que le couple avait besoin d'un petit

escabeau pour y monter. De belles courtines* le transformaient en nid intime. Un jour, Louis s'était furtivement glissé sous son ciel* pour enfouir le nez dans les carreaux* afin d'y recueillir le doux parfum de sa mère.

La pièce à vivre était, quant à elle, équipée d'une belle table à tréteaux qu'ils rangeaient le long du mur une fois les repas terminés. Ils utilisaient des malles en guise de bancs. En plus de la cheminée, ils possédaient un évier en pierre, une autre armoire aménagée dans l'épaisseur du mur, ainsi qu'une goulotte* pour disposer des eaux usées au lieu de les jeter dans la rue par la fenêtre. Le sol du rez-de-chaussée était fait d'un carrelage en terre cuite soigneusement assemblé. Soucieux d'hygiène, l'aïeul avait également veillé à ce que le plancher de la cuisine fût ainsi dallé pour en faciliter l'entretien. Près de l'endroit où l'on rangeait la table se trouvait le grand cuvier pour le bain, de même que le petit miroir d'étain que Firmin utilisait pour son rasage. Le foyer était muni de briques percées destinées à servir de supports aux tournebroches. Ainsi, ils pouvaient s'offrir de la viande rôtie, au lieu du sempiternel pot-au-feu. Un mortier de pierre attendait d'être ramené à la cuisine; il servait à broyer des épices qu'ils n'avaient malheureusement pas le moyen de s'offrir souvent. C'était comme pour la viande rôtie, d'ailleurs. Le vin de Firmin coûtait trop cher.

*

«Seigneur Dieu, aidez-moi à ne pas souhaiter un veuvage précoce à cette pauvre femme si telle n'est pas Votre volonté», pria Antoine en silence.

– Firmin, appela Adélie d'une voix sans timbre.

– Ne t'inquiète pas, ma fille. J'ai envoyé un novice le prévenir. À l'heure qu'il est, il doit savoir que tu es ici.

«À l'heure qu'il est, il doit être à la taverne et encore assez sobre pour comprendre ce qu'on lui dit», songea-t-il.

Quel gaspillage. Comment un homme promis à une existence aisée et même heureuse avait-il pu se laisser glisser aussi vite dans une telle déchéance? Il y avait de quoi douter de la prodigalité du Seigneur envers certaines créatures.

– Adélie, ces ecchymoses que tu as par tout le corps... Te maltraite-t-il souvent comme cela? demanda l'abbé.

Humiliée, la jeune femme détourna les yeux.

– Il ne m'a pas maltraitée. Je me suis trouvée mal et je suis tombée.

– Allons, allons, insista-t-il, tu sais bien qu'à moi tu peux tout dire. Cela ne sortira pas d'ici. Cela restera entre nous, d'accord?

Il avait beau se répéter que les errances des siècles passés avaient presque transformé les femmes en déités païennes et que ces dernières faisaient tout, que cela fût conscient ou non, pour entretenir cette illusion afin de tromper les hommes, il ne pouvait s'empêcher de croire que certains profitaient honteusement de la doctrine chrétienne pour infliger à leur épouse des châtements immérités. Décidément, la majorité d'entre elles payaient trop lourd tribut pour la faute d'Ève. «*Néanmoins, elle sera sauvée en devenant mère*⁴, se dit-il tristement. Si au moins c'était vrai dans son cas à elle!»

– Je fais du mieux que je peux, mon père.

– Je n'en doute aucunement, ma fille. Manges-tu en suffisance?

– Je... je crois. Je n'ai guère faim, vous savez...

– Il avait encore bu, n'est-ce pas?

– Oui, mon père, répondit-elle tout bas.

– Je parlerai à Firmin. Encore une fois.

– Oh! Ne vous donnez pas cette peine. Mon père, vous en faites déjà beaucoup trop. J'ai pourtant demandé à l'infirmier qu'on ne vous importune pas pour moi.

– Je sais. Il me l'a dit comme c'était son devoir. Comment se porte ton fils?

– Louis s'en tire mieux que moi, mon père. Il croit encore en la vie.

«Comment peut-il en être autrement, pensa Antoine. Il en va presque toujours ainsi avec les créatures dotées d'un esprit lent. Le Créateur, dans Son infinie sollicitude, semble leur épargner maintes souffrances que ne peuvent éviter les gens ordinaires.» Pourtant, en dépit du mince réconfort apporté par cette pensée, Antoine ne pouvait s'empêcher de se morfondre. Comment Firmin pouvait-il ne pas apprécier ce garçon vigoureux, cet enfant unique que la Providence avait daigné lui donner? Louis avait beau être mentalement attardé, nombreux étaient les habitants du quartier qui disaient de lui qu'il était fort travailleur, serviable et obéissant. Il suffisait de lui dire les choses d'une façon simple et de lui accorder le temps de bien les assimiler. Certains auraient tout donné pour être à la place de Firmin.

– N'attends pas la nuit pour profiter de la bienheureuse délivrance du sommeil, ma fille, dit l'abbé en se levant. Pour le moment, il n'y a rien de mieux à faire que de te reposer. Je reviendrai te voir un peu plus tard. Si, si, j'insiste. Je te l'ai déjà dit :

c'est fort peu de chose en regard de ce que ta famille a fait pour le bien de notre communauté.

L'abbé avait raison : il fallait qu'Adélie reprît des forces au plus vite pour la boulangerie, pour Louis qui l'attendait à la maison et qui devait à cause d'elle se charger d'un surcroît de travail.

De nouveau seule avec sa voisine endormie, Adélie ne bougea plus. Ses yeux demeurèrent clos. Mais son corps tout entier criait la détresse que son âme devait taire.

Personne n'avait remarqué le grand moine qui se tenait en retrait derrière un paravent, près de l'entrée. Son capuce avait glissé vers l'arrière pour révéler les contours anguleux de son visage et ses prunelles d'un marron très sombre au fond desquelles une lueur lointaine s'alluma. Non, il n'était pas bon que son œil eût un tel regard. Il baissa la tête. Oublié par la ronde des heures solennelles et étriquées de la vie monastique, il resta là, immobile, pendant un long moment. Il fit pour la petite boulangère une supplique muette, toujours la même, l'une de ces prières que l'on récite d'instinct, oblitérée de ses souvenirs à force d'être sue. Puis il se détourna pour ne pas arriver en retard aux vêpres.

Ce jour n'était que le même jour qui recommençait et recommençait sans cesse, depuis toujours consacré à la prière et au labeur; séparé de son pareil par l'interminable halte d'une nuit sans sommeil; ce jour allait disparaître pour céder la place au lendemain comme une vaguelette de la mer succédait à une autre, et ce, de toute éternité. Et il allait en être ainsi jusqu'à la consommation des siècles. Tout était bien comme cela. Le doux bercement des vagues endormait l'esquif trop fragile qu'était l'âme humaine.

«Ayant abandonné tout attachement aux fruits de son action, ne dépendant de rien ni de personne... il reste libre», avait-il lu dans un texte ancien venu des Indes.

*

Un rat solitaire festoyait dans un tas d'immondices qui était en train d'envahir une venelle, entre deux habitations. Ses congénères, toujours sur le qui-vive, avaient encore une fois pris la fuite. Dès que de pesants pas humains faisaient vibrer le sol trop près d'eux, ils ne manquaient jamais de disparaître prudemment dans la première brèche qu'ils trouvaient. Cette fois-ci pourtant, non seulement aucun son dérangeant ne s'était fait entendre, mais en plus le rat audacieux venait de tomber sur une tête de chou. Ravi de l'aubaine, il en arracha un fragment de feuille, le tira précieusement.

sement vers lui entre ses petites pattes antérieures et entreprit de le grignoter à même le sol. Il n'eut pas le temps de détalier loin de l'ombre qui s'étendait sur lui, ni même d'avalier sa friandise : un gourdin lui fracassa l'épine dorsale. Seul un dernier petit couinement surpris lui échappa.

L'enfant repoussa le rat mort du bout de son bâton. Il avait horreur des rats. Il y en avait trop. Parfois il en attrapait un et ne le tuait pas tout de suite; il tenait la petite bête par le bout de la queue et la faisait tourner en l'air jusqu'à ce qu'elle fût trop étourdie pour être tentée de le mordre. Après quoi il prévenait le rat : « Tu es à moi et je vais te faire très mal. » Il l'immobilisait sous un vieux bout de planche sur laquelle il posait un genou et broyait les pattes nues du rat à l'aide d'un caillou aux arêtes acérées. C'était très laid. Il finissait en arrachant le poil du rat par touffes. À chaque fois cela déclenchait en lui d'affreux frissons de dégoût mêlés à un sentiment de pouvoir irrésistible. Il était galvanisé à la seule pensée qu'il détenait un contrôle absolu sur le rat. Cette bestiole méprisable qui gémissait, palpitante d'affolement et de douleur, devenait sa propriété; il pouvait en faire ce qu'il voulait le temps qu'elle durait, la libérer – ce qu'il ne faisait jamais – ou la faire souffrir encore, jusqu'à ce qu'elle devienne une chose morte dénuée de tout intérêt, rien de plus.

Il examina le chou dont un bon tiers était à peu près intact. Après un coup d'œil furtif alentour, il s'en empara et quitta le cul-de-sac pour se diriger vers quelque fond de cour oublié où il allait pouvoir manger en paix et se reposer un peu. Il se sentait ce jour-là trop affamé pour jouer avec les rats. La lourde hotte qu'il portait frottait sans cesse contre son dos meurtri. Plusieurs lacérations avaient recommencé à saigner et il s'efforçait de camoufler les taches de sa chemise sous son fardeau encombrant. Exténué, il s'assit sur de petites marches en bois. La veille au soir, son père l'avait battu à coups de ceinture parce qu'un client ne lui avait pas remis en entier la somme qui lui était due. Le garçon se demandait comment faire pour éviter de commettre à nouveau ce genre d'erreur, car, ne sachant compter, il ne reconnaissait les pièces de monnaie que par leur apparence. Cet incident l'avait laissé impuissant et angoissé devant ce qui l'attendait ce soir-là.

Louis Ruest était décharné et trop grand pour son âge. On le surnommait le *Ratier à Firmin*, à cause certes de l'attention particulière qu'il semblait porter aux rongeurs, mais aussi à cause de sa physionomie qui évoquait celle des chats de gouttière dégingandés traînant partout et qu'on chassait à coups de balai.

Tout comme Louis, ces bêtes étaient indifférentes à l'opinion qu'on se faisait d'elles; elles patrouillaient les rues de Paris; elles avaient élu domicile dans toutes les retraites à peu près inaccessibles qu'on pouvait imaginer: brèches de maçonnerie, murets en ruine, clochers d'église. Louis eût aimé être l'un de ces chats. Ainsi on l'eût laissé à peu près tranquille. Hélas, il n'était qu'un gamin laid et sale. Sa tunique grisâtre accentuait la maigreur de sa charpente anguleuse. Il portait un bonnet informe sous lequel on pouvait deviner une chevelure foncée taillée à l'écuelle. Cette coiffure détonnait, donnant à sa tenue de mendiant un air de déguisement mal fait. Mais il y avait autre chose encore, chez lui, quelque chose qui n'allait pas. On devait y regarder à deux fois avant de découvrir que c'étaient ses yeux qui dérangeaient. Ses iris, telles deux fleurs trop obscures pour être agréables à voir, gardaient jalousement les pupilles au creux de leurs pétales, comme deux petites coccinelles noires. Il y avait bien un aspect vaguement méditerranéen dans cette teinte presque noire des prunelles et de la chevelure, mais cela n'attirait pas forcément l'attention. Néanmoins les yeux de Louis suscitaient un malaise chez ceux qui les remarquaient. Ils donnaient l'impression que ce pauvre garçon aurait dû être intelligent. Mais les yeux de Louis étaient vides. Ils ne se posaient sur rien de précis, comme si pour l'enfant rien n'existait vraiment en dehors de lui-même. Personne n'avait envie d'essayer de causer avec lui. De toute façon, il ne semblait guère comprendre ce que l'on pouvait lui dire. En tout cas, il réagissait à peine. Parfois, les passants l'entendaient marmonner des choses inintelligibles, alors qu'il les croisait en laissant errer son regard vague et inexpressif partout, sauf sur eux. C'était triste à voir. Mais puisqu'il fallait bien que le boulanger Ruest fit quelque chose de ce pauvre demeuré, il l'envoyait par les rues du quartier livrer à domicile une partie de la production quotidienne de sa boutique. Car plusieurs personnes parmi sa clientèle bien établie en avaient fait la demande. Chose curieuse, le garçon savait toujours où aller et ne succombait jamais à la tentation d'écouler son fardeau en faisant du colportage ou de la revente dans la rue⁵. Firmin lui avait aussi formellement défendu de donner du pain à des mendiants.

Quand le chou qu'il croquait commença à avoir un goût amer, Louis dut se résigner à le jeter. Il ne restait déjà plus rien de la partie encore comestible mais un peu rance. Il se leva en soupirant, le ventre encore plus creux qu'avant sa découverte. À aucun moment cette faim qui lui tordait les entrailles ne lui fit porter la main sur sa hotte dont le contenu couvert d'un linge propre devait

être livré en trois parts, d'abord à une taverne, ensuite chez une noble veuve qui possédait un hôtel, et enfin chez le gentil forgeron qui lui avait un jour montré comment on ferre un cheval. Il s'interdisait de seulement songer à tous ces pains frais qu'il transportait, à leur intérieur humide sous une croûte dorée et croustillante, à ces toutes petites miches de froment dont la panse était gonflée par une mie tendre et légère, presque sucrée, blanche comme la neige nouvelle. Ces pains-là se vendaient très cher. Il se remit en route en s'efforçant de passer par là où la puanteur des rigoles allait lui faire oublier un peu tous ces arômes tentateurs qu'il traînait dans son sillage.

Louis aimait son travail. Il aimait à se retrouver seul, oublié, dans des rues grouillantes de monde. Même s'il lui était en principe défendu de franchir les limites de son quartier, il ne pouvait s'empêcher de passer outre à cette règle. Certains endroits qu'il préférait entre tous, particulièrement propices aux rêveries, n'étaient pas forcément dans le voisinage. Bien sûr il se plaisait, dans la partie sud de la ville, à déambuler rue Saint-Jacques; elle passait près de Saint-Jacques du-Haut-Pas, à la porte du même nom, et de l'enceinte de Philippe Auguste. Cette vieille muraille avait jadis servi de rempart à la ville qui en débordait à présent, et il essayait d'imaginer à quoi avait dû ressembler ce Paris de jadis. Il continuait près de Saint-Benoît, vers l'emplacement actuel de la Sorbonne, et près des Mathurins. Mais il franchissait bientôt la Seine et se dirigeait vers l'une ou l'autre des rues Saint-Denis et Saint-Martin. Là, s'il s'arrêtait et fermait un peu les yeux, il se voyait continuer tout droit vers Compostelle, sans s'arrêter jamais, vers les pays lointains où poussaient orangers et oliviers.

Mais il rouvrait bien vite les yeux et secouait la tête. Non. Ce rêve-là n'était pas raisonnable. Il n'avait aucune réelle envie de quitter la maison. De plus, il y avait beaucoup mieux que cela.

Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il faisait une pause à la Fontaine du Ponceau, située entre l'ancienne porte Saint-Denis et la nouvelle, pour se rafraîchir et se reposer un brin. À cet endroit précis, lorsque le roi Philippe⁶ ou un souverain étranger faisait son entrée dans Paris, l'on pouvait assister à des spectacles extraordinaires. Louis n'en avait encore jamais vu, mais il se plaisait à les imaginer, sans savoir que l'idée qu'il s'en faisait était loin de correspondre à leur faste réel. Par contre, même en l'absence de tout spectacle, il se passait souvent quelque chose d'intéressant à cette fontaine, ne fût-ce que des jeunes gens qui batifolaient dans l'eau courante. Il les y eût volontiers rejoints s'il n'avait pas eu tant de

travail. C'était toujours la raison qu'il se donnait pour ne pas y aller. Mais, en son for intérieur, il savait bien que, s'il s'était hasardé trop près des baigneurs, ils l'auraient tout de suite remarqué et repoussé.

Louis passait outre et trouvait à se changer les idées assez vite, car au même endroit commençait la voie triomphale qui, par la porte du Châtelet et le Grand-Pont, aboutissait à Notre-Dame. Ce trajet-là avait beaucoup plus de prix à ses yeux que la route du Midi ou que cet autre chemin qui traversait le pont aux Meuniers⁷, contournait l'immense basilique pour franchir le second bras du fleuve par le Petit-Pont et, de là, prenait à droite le long des berges de la Seine ourlées de quais dominés par le transept sud, pour mener jusqu'à Boulogne.

Mais, pour Louis, ces destinations perdaient tout intérêt une fois parvenu à l'île de la Cité qui, insatiable, s'abreuvait d'un flot constant de promeneurs et de charrettes. Car Notre-Dame était son refuge favori.

Vue de l'est depuis l'abside qui émergeait de la Seine, la structure de la basilique ressemblait à la proue d'un navire amarré à la pointe de l'île de la Cité par sa foison d'arcs-boutants. Mais c'était du côté occidental, sous les feux du couchant, que Notre-Dame déployait ses plus beaux atours. Sur sa façade à trois portails, un trio de galeries superposées reliait les deux tours imposantes en déroulant leur dentelle tissée à même la pierre.

Le parvis⁸, auquel on accédait par onze marches, était bordé au sud par l'Hôtel-Dieu qui se dressait le long de la Seine en prolongement du palais épiscopal. Près de là, des escaliers menaient au jardin de l'hôpital. Au nord, à l'entrée du cloître Notre-Dame, trônait le baptistère de Saint-Jean-le-Rond. Le parvis était continuellement encombré d'échoppes autour desquelles gravitaient dans une presse constante badauds, chalands, malades, pèlerins, mendiants et érudits qui y affluaient chaque jour, que ce fût pour y prier, pour y faire commerce de primeurs ou pour y débattre de quelque notion abstraite glanée dans le champ fertile de l'Université.

L'édifice d'une hauteur vertigineuse qui se dressait devant Louis⁹ n'était, comme toutes les cathédrales, rien de moins qu'une immense enluminure en trois dimensions. Malgré la crasse que deux siècles avaient accumulée sur les tympanes, les colonnettes et les innombrables statues, on pouvait aisément distinguer encore les fastes d'une prime jeunesse parée d'or et rehaussée de mille couleurs qui, réparties selon une symbolique savante, en transfiguraient l'architecture. Trois portails encadrés de contreforts découpaient la façade occidentale. En s'avancant vers celui du centre, Louis leva les yeux : le contrefort creusé

d'une niche profonde était peuplé d'une foule colorée qui, dans sa divine immobilité, égalait celle qui s'agitait sur le parvis. Aux pieds de sculptures peintes ou dorées alignées à même la pierre, il put voir deux rangées superposées de médaillons. Celle du haut représentait les Vertus, auxquelles s'opposaient, en bas, les Vices. Mais, ce qui attirait l'attention dès le premier coup d'œil, c'était une imposante statue du Christ qui le représentait présidant au Jugement dernier, assis sur un trône d'or tout garni d'ornements en or plaqué. Comme toutes les autres statues du portail, il se détachait sur fond d'or. À ses pieds, deux linteaux inférieurs évoquaient le Jugement. Sur celui du bas, des morts ressuscitaient pêle-mêle; il y avait des rois et des paysans, des chevaliers encore vêtus de leur vieille cotte de mailles et de jolies dames. En haut, saint Michel procédait à la pesée des âmes. À sa gauche, des anges conduisaient au paradis les élus qui, le visage levé vers Jésus, paraissaient déjà en extase et ne remarquaient pas qu'à la droite de saint Michel d'affreux démons poussaient des damnés encordés, l'air malheureux, en direction de l'enfer.

Parfois, Louis avait l'impression que Jésus, du haut de son trône, abaissait les yeux sur lui et le regardait passer dans un silence réprobateur. Il savait, l'enfant en était sûr. Jésus savait que Père lui avait strictement défendu d'aller à l'église: «Les tarés de ton espèce ne sont pas dignes de s'y montrer», lui avait-il dit. Louis le croyait volontiers. Dieu devait être quelqu'un de très important pour posséder un peu partout des maisons plus splendides que des palais. Et Notre-Dame était la plus majestueuse de toutes ces maisons. Elle exerçait un attrait irrésistible sur un enfant qu'un rien suffisait à émerveiller.

Lorsqu'il franchissait le seuil, les prunelles de Louis redevenaient vagues et il effaçait le portail du Jugement de son esprit. Cette scène l'avait toujours effrayé. La lumière déclinante de ce jour-là semblait la rendre plus terrifiante encore. Il se demandait souvent où il allait être emmené, lui, à la fin des temps. Certainement pas avec les élus, il n'était pas assez bon pour cela. Ses craintes ne l'avaient toutefois jamais empêché de continuer à se glisser, furtif, parmi la foule bigarrée qui bourdonnait continuellement autour de Notre-Dame. Il ne pouvait s'empêcher d'espérer qu'il puisse y avoir une autre issue que l'enfer pour un petit garçon insignifiant comme lui. Jésus allait peut-être l'oublier dans un coin, car il y avait tellement de monde partout. À Notre-Dame, plus que n'importe où ailleurs, il lui était aisé de disparaître. Très vite, il n'existait plus pour personne. Père lui-même n'allait jamais savoir qu'il se trouvait là, et Dieu non plus. Parce qu'il n'était rien.

Sans le savoir, Louis pénétrait dans ce qui était pour l'Église catholique le sanctuaire absolu. Toute l'aventure humaine y était consignée, de la faute originelle au Jugement dernier qui semait tant d'effroi dans les esprits. Notre-Dame était aussi et allait être un compendium de l'histoire. Ses fondations plongeaient au cœur de l'Empire romain finissant et c'était à cause de cette cathédrale que Clovis¹⁰ avait choisi Paris pour capitale. Alors qu'elle n'était encore qu'une petite église romane, ses piliers avaient été effleurés par les grossières mantes fourrées de forestiers à demi sauvages. Elle n'avait été achevée que quelques années plus tôt, au début du quatorzième siècle¹¹.

Une foison de vitraux somptueux entourait le fidèle de toutes parts: au fond du chœur, leurs nuances avaient la timidité de l'aube; au sud, en plein midi, le soleil transformait bleus, rouges et verts en merveilles inaccessibles témoignant de la béatitude des élus qui avaient déjà rejoint le Christ; le nord était dévolu aux sévérités de l'Ancien Testament, évoquées dans des teintes froides qui leur convenaient fort bien. Une troisième rosace flamboyait, étourdissante, du côté occidental¹².

Ces œuvres colossales se joignaient aux mille teintes dont était revêtue la pierre de la cathédrale. Statues, colonnes, voûtes, tout était coloré. La plupart des éléments saillants, peints en bleu, se détachaient sur un fond rouge. De somptueuses tapisseries ornaient le chœur.

La petite silhouette grise de Louis s'avancait avec déférence dans la nef au sol encombré de tombeaux en cuivre et en marbre illuminés par une débauche de herses, de lampes et de lourds chandeliers; de chaque côté, elle était ourlée par des pupitres où étaient enchaînés de précieux psautiers, antiphonaires et graduels dont seuls d'impressionnants personnages en robe longue comprenaient le contenu. Louis savait que d'autres livres de chœur étaient enfermés dans les coffres et les armoires rangés un peu partout le long des murs, car il avait déjà vu de ces grands hommes au verbe haut en prendre. De nombreux tableaux votifs, des reliquaires, des tapisseries et des vitraux historiés animaient les chapelles latérales, richement dotées par leurs fondateurs qui avaient en outre fait don aux chapelains d'ornements couverts d'or ou de broderies, de vases sacrés en matières précieuses, de pyxides d'ivoire, d'évangélistes enluminés à la reliure luxueuse.

La croisée du transept était délimitée par quatre imposants piliers qui s'élevaient jusqu'à la voûte. Ils montaient fidèlement la garde, présentant à la nef d'où Louis arrivait des pilastres différents

des colonnettes dont ils étaient revêtus côté chœur. Sous la voûte qu'ils soutenaient, au centre du chœur, se dressait le maître-autel de la cathédrale. À chacune de ses visites, Louis faisait un détour pour s'en approcher le plus possible. Le meuble sacré, recouvert de plaques de cuivre incrustées de pierreries, exhibait des parois en vermeil sur lesquelles étaient gravées les scènes de l'Annonciation et du couronnement de la Vierge. À chacun des coins, des anges en émail retenaient des tringles auxquelles étaient suspendues de riches draperies. Cette table était une telle merveille que Louis était persuadé que, le dimanche, le christ colossal qui se dressait au-dessus de la porte d'entrée descendait de son socle afin de préparer pour ses fidèles un repas somptueux à la suite duquel ils ne souffraient plus jamais de la faim. Il eût bien aimé pouvoir y être convié, lui aussi, même s'il en avait un peu peur.

Jésus était un homme étrange. Il inspirait la crainte lorsqu'on regardait les statues qui le représentaient assis sur son trône; mais d'autres statues rappelaient aussi qu'il avait été un enfant dans les bras de sa mère. Louis n'osait se l'avouer, mais il préférait Jésus en petit garçon. Il était certes moins intimidant sous cette représentation, mais également Louis comprenait mieux Jésus enfant parce que, lui aussi, il avait une mère qui l'aimait.

La Sainte Vierge était toujours jolie. Elle ne lui faisait jamais peur. Il y avait une statue d'elle avec bébé Jésus au trumeau du portail de la Vierge¹³. Derrière l'autel, une statue en vermeil qui la représentait tenait dans ses mains un reliquaire. Au-dessus d'elle se tenait un ange qui portait une pyxide renfermant les hosties. Plus loin encore, à cinq mètres au-dessus du sol, sous un édicule en forme de dais protégé par d'autres anges était gardée une châsse en argent et en or¹⁴. Au fond du chœur, enfin, il y avait l'autel des Ardents, dominé par une Vierge différente, d'albâtre celle-là. Il était surmonté d'un ouvrage de menuiserie sans prix qui contenait encore des châsses vouées à des saints; de part et d'autre de cet autel, deux statues monumentales représentaient Philippe Auguste et son fils Louis VIII.

Bousculé par les hordes de pèlerins et de clercs qui bavardaient, Louis se terrait contre la clôture rejoignant un jubé et deux escaliers qui, depuis la seconde moitié du treizième siècle, fermait le chœur. Des stalles en bois au dossier garni de cuir étaient adossées à cette clôture; les jours de fête, on y tendait des étoffes précieuses. L'enfant savait que seules de très importantes gens avaient le droit d'aller jusque-là. Agrippé à la clôture, il observait pendant un moment les scènes de la Passion et la Résurrection sans

parvenir à y comprendre grand-chose. Comment était-il possible que Jésus, glorieux et puissant comme il l'était, se fût un jour retrouvé attaché à un poteau et fouetté comme une mauvaise personne? Pourquoi l'avait-on maltraité, puis tué? N'avait-il pas été le meilleur des hommes? Du moins, c'était ce que les gens prétendaient. Et sa mère, qu'avait-elle bien pu penser de tout cela, se demandait-il en jetant un coup d'œil de chaque côté où se dressaient d'autres autels, dont celui de la Vierge qui était brillamment illuminé de jour comme de nuit.

Ces questions, autant que la nef surchargée d'objets et de voix, finissaient par devenir trop éblouissantes pour Louis qui faisait bien vite demi-tour, ses pieds nus et sales ne faisant aucun bruit sur le plancher recouvert d'un pavage polychrome. Car toute cette magnificence ne constituait pas le but réel de sa visite.

Son vrai refuge ne se trouvait pas dans le lieu trop bruyant qu'il laissait derrière lui. Non, cet endroit-là ne constituait qu'un premier arrêt. Il en avait habituellement besoin pour amasser une dose de courage. Par la suite il devait faire preuve d'une grande détermination pour se rendre là où il désirait aller.

Au pied de l'escalier en colimaçon menant au clocher qui se trouvait en haut de la tour nord, la foule aujourd'hui devenait clairsemée. Louis s'en réjouit. Dès l'instant où il entreprit de gravir une première volée de marches à toute allure, manquant trébucher à plusieurs reprises, il se mit à ressentir d'angoissants malaises : les murs sombres se refermaient peu à peu sur lui comme des personnages maléfiques et commençaient à l'étouffer. Avant qu'il ne fût parvenu à mi-chemin, il s'écroula avec ce qui restait de son chargement de pain. Il se remit péniblement debout, mais ses genoux ne cessaient de ployer sous lui. Il dut consentir à s'asseoir pour prendre plusieurs grandes respirations. Heureusement, personne d'autre que lui ne circulait dans l'escalier. Rassemblant ce qui lui restait de forces, il se mit à grimper les marches deux par deux en se disant qu'ainsi sa pénible montée allait être finie deux fois plus vite. Un couple de vieillards grommelant dut se ranger contre le mur pour le laisser passer. Plus haut, il dut ralentir à cause d'un pèlerin boiteux qui s'appuyait lourdement sur sa canne crochue.

L'escalier menait à la salle haute. Louis ne s'y attarda que le temps de reprendre son souffle, car, en cette fin d'après-midi, elle se peuplait pour la nuit des sans-abri à qui elle servait de lieu d'accueil. Dans un angle de cette pièce qui peu à peu s'envahissait de couches rudimentaires, un petit escalier en vis à cage ajourée menait par l'extérieur de l'impressionnante galerie des rois d'Israël

et de Juda, que Louis confondait avec les monarques de France, à la galerie de la Vierge.

C'était à partir de là que Louis commençait à se sentir mieux. Il n'étouffait plus et, la plupart du temps, il était le seul à se donner la peine de monter plus haut à cette heure. Au deuxième étage, la galerie de la Vierge, qui reliait les contreforts, l'attendait avec sa terrasse bordée par une balustrade ajourée derrière laquelle les vitraux de la grande rose occidentale s'embrasaient. De part et d'autre, sous chacune des tours, deux baies adjacentes séparées par une colonnette étaient surmontées d'une rose aveugle. À cet endroit, Louis pouvait à nouveau se permettre d'exister. Seul, oublié du monde, il se sentait enveloppé par la rose lumineuse qui palpitait dans son dos. Elle lui communiquait les couleurs dont il se savait dépourvu. Cela lui procurait, hélas trop brièvement, le merveilleux sentiment d'être au centre de quelque chose de magnifique qui se trouvait là juste pour lui. Il ne s'attardait jamais très longtemps sur cette galerie : la rose finissait par lui donner l'impression que Dieu se tenait peut-être tapi juste derrière elle, pour l'épier attentivement. Bien vite, il ne se sentait plus à sa place en ce lieu trop beau. Alors il se détournait sans oser faire face à la rose.

Après avoir gravi la dernière volée des deux cents cinquante-cinq marches qui menaient au troisième étage, Louis déboucha sur la coursive tournant au-dessus de la Grande Galerie. Cette dernière déployait sa délicate arcature ajourée qui reliait les deux tours entre elles. Épaulées par leurs énormes contreforts, c'était à ce niveau qu'elles se détachaient de la façade pour dresser vers le ciel leur silhouette sévère garnie de baies ogivales. À quarante-six mètres du sol, parmi les rangées de gargouilles aux grimaces féroces, Louis se sentait enfin le bienvenu. Les gens n'avaient que dégoût pour les créatures laides, même en pierre, et celles-ci, en réponse à ce rejet, leur vomissaient dessus les rages du ciel. Louis se plaisait à faire comme elles : se penchant entre deux fines colonnettes, il se raclait la gorge et s'amusait à cracher le plus loin possible.

— C'est bien fait ! criait-il joyeusement en regardant descendre ses crachats jusqu'à ce qu'ils aient disparu.

Chaque fois qu'il se livrait à cette activité, il ne pouvait s'empêcher d'espérer que ce fût ceux de la bande à Hugues qui lui serviraient de réceptacle. Il imaginait qu'il se transformait en pigeon et qu'il pouvait se laisser planer en vitesse jusqu'en bas, à temps pour voir l'un des membres de cette bande d'affreux gamins recevoir l'éclaboussure sur le dessus de la tête et prendre la fuite, sans jamais se douter que c'était lui qui avait fait le coup.

Cette bande était une petite clique de vauriens à peine adolescents qui faisaient les quatre cents coups depuis le début de ce printemps. Ils avaient déjà causé suffisamment de ravages pour qu'on cherchât à les éviter, mais pas encore assez pour attirer l'attention de la milice. Louis ne les aimait pas. Contrairement aux adultes qu'il rebutait pour la plupart, eux se collaient à ses basques en chahutant dès qu'il avait le malheur de croiser leur chemin. Une fois qu'ils étaient là, il n'y avait plus aucun moyen de s'en débarrasser, sauf si Louis pouvait se réfugier chez lui à temps, ce qui était, hélas, chose rare. Ils semblaient connaître son itinéraire et ils s'arrangeaient pour traîner dans le quartier de l'abbaye à l'heure de son retour. Immanquablement, d'autres enfants étaient attirés par ces cortèges indésirables et s'y greffaient. Cela se passait toujours ainsi. La peur collée au ventre, Louis affectait un air indifférent. Il continuait à marcher, un rien plus vite qu'à l'habitude. Il se gardait bien de se retourner vers eux, de leur dire de s'en aller et de le laisser tranquille. Cela ne servait à rien. Ne pas réagir était certes difficile, mais tenter quoi que ce soit eût aggravé les choses. Il le savait pour l'avoir déjà essayé : ils étaient trop nombreux et lui était trop fatigué pour se défendre. S'il leur montrait sa rancœur et sa colère, ils s'agitaient de plus belle autour de lui comme un gigantesque nid de frelons. Non, Louis ne pouvait absolument rien contre eux. Presque rien, en fait.

Car ce que la bande à Hugues ignorait, c'était que Louis connaissait une issue secrète. Lorsque les enfants l'encerclaient, l'isolaient du reste du monde pour lui lancer insultes et ordures, Louis attendait. Il attendait de ne plus y penser, de ne plus voir qu'il était là. Cela exigeait de lui un certain effort. Mais dès l'instant où il y parvenait, il cessait enfin d'avoir peur. Il pouvait commencer à s'en aller. Il s'en allait sans bouger de sa place et personne ne le savait. Les enfants ne s'en rendaient pas compte. Leurs moqueries et leurs rires ne cessaient pas ; ils se chargeaient d'échos et transformaient tout en un bruit confus, lointain, qui ne signifiait plus rien. Son corps tout entier s'engourdissait. Si des coups venaient, il les sentait à peine : Louis n'était plus là et, depuis son refuge secret, c'était lui qui riait d'eux en les regardant s'acharner sur la coquille vide qu'il avait laissée derrière lui.

Parfois, il se disait qu'à force de faire cela, et s'il restait parti assez longtemps, il allait finir par disparaître pour de bon.

Mais ce jour-là, du haut de la Grande Galerie, il était là, il existait. Et il était bien.

Aux angles arrière des tours que la galerie festonnait, on avait

une vue plongeante sur le toit pentu qui coiffait la basilique sur toute sa longueur, depuis l'arrière des tours jusqu'aux arcs-boutants qui s'étiraient depuis le chevet. Trois portes percées dans le mur du pignon ouvraient sur un endroit mystérieux que les gens appelaient la Forêt¹⁵. Louis ignorait que chacune des poutres de cette Forêt avait été taillée dans un chêne différent. À une époque où les forêts couvraient encore de vastes territoires; les grands arbres étaient nombreux et probablement déjà relativement âgés; leur bois était en outre très dense, leur croissance ayant été plus lente à cause du temps froid. Louis se demandait souvent à quoi pouvait bien ressembler cet endroit qui occupait l'espace compris entre la toiture et les voûtes de la nef et du chœur. C'était peut-être là que se trouvait le paradis terrestre dont il avait déjà entendu parler, car, au sommet du pignon, un ange montait la garde en sonnant de la trompette pour annoncer le Jugement dernier.

— Ça ne fait rien. J'ai un jardin bien à moi. Et tu ne me fais pas peur. Je peux monter plus haut que toi, dit-il à l'ange.

Il retourna en direction de la façade. Le soleil était encore suspendu au-dessus de l'horizon. «J'aurais le temps», se dit-il en jetant un coup d'œil à l'un des angles de la tour sud qu'il venait de dépasser. À cet endroit, une tourelle signalait l'emplacement de la cage d'un autre escalier. Jamais il n'était monté tout en haut. Il se sentait tenaillé par l'envie d'y aller, mais en même temps il appréhendait d'avoir à gravir l'étroit escalier en vis qui devait être pire que celui d'en bas. Jusqu'à ce jour, il avait toujours pu prétexter le manque de temps. Il avait pu renoncer à son ambitieux projet en se disant que Père allait le punir s'il franchissait le seuil de la boulangerie après le couvre-feu.

«Tout là-haut, personne ne pourra plus me faire de mal. Pas même l'ange», se dit-il en levant les yeux vers la tour qui, vue d'aussi près, avait l'air encore plus imposante. Elle semblait confirmer son raisonnement par sa seule stature.

Avec lenteur, il se dépouilla donc de sa hotte. Il l'appuya contre le mur près de l'escalier en compagnie de son gourdin et entreprit sa pénible ascension.

Très vite, il fut tenté de rebrousser chemin. Son malaise ne ressemblait en rien à ceux qu'il avait jusque-là ressentis, dans les autres escaliers où seules l'angoisse et la faiblesse de ses jambes l'avaient fait tomber. À cause de ce défi qu'il venait de lancer à l'ange, Dieu semblait avoir eu vent de ce qu'il était en train de faire. Or, Dieu ne voulait pas de lui à l'église, et sûrement encore moins là-haut. C'était Lui, l'enfant en était sûr, qui lui faisait ressentir une

telle oppression qu'il s'en trouva incapable de respirer. Par trois fois, il cessa brusquement d'exister, comme si Dieu lui arrachait son âme en guise d'avertissement et la lui redonnait ensuite. Les deux premières fois, il revint à lui par l'effet de ses propres chutes; il dut débouler une bonne dizaine de marches avant d'arriver à se retenir à l'une d'elles du bout des doigts. Chaque fois, il dut s'asseoir pour se reposer un peu. Une piécette s'échappa de sa bourse et il faillit plonger en avant pour tenter de la rattraper. Trop tard : il l'entendit tinter interminablement dans l'escalier jusqu'à ce qu'elle fût engloutie par le silence. Louis referma fébrilement sa bourse et se mit à pleurer. Dieu le punissait, il n'y avait aucun doute là-dessus. Et, une fois à la maison, Père allait lui aussi le punir à cause de la pièce perdue. Sauf s'il atteignait le haut de la tour et ne rentrait plus jamais. Il reprit donc courageusement sa montée.

La troisième fois, il mit plus longtemps à lutter contre l'inconscience, car, au haut des quatre cent vingt-deux marches, il avait atteint une surface assez large pour se laisser choir mollement à plat ventre. Ce fut l'effet de la lumière cuivrée du couchant, associé à la brise fraîche devenue vent sur son visage en sueur, qui le ranima. Confus, la tête bourdonnante, le corps parcouru de frissons, Louis ouvrit les yeux. En tombant, sa bourse s'était rouverte et avait répandu son contenu sur le dallage en pierre tiède d'une terrasse dont le centre était coiffé d'un pignon octogonal.

Il avait réussi.

Sans se soucier de sa monnaie, Louis se remit debout et s'avança sur ses jambes flageolantes jusqu'à une balustrade identique à celle qui surmontait la Grande Galerie du côté occidental. Le vent qui venait de loin n'avait ramassé nulle part de scories fétides. En bas, les rues étroites ressemblaient à de grosses fourmilières au-dessus desquelles dérivait mollement des fumées grasses. Au-delà, la ville prenait une perspective encore différente. La Seine aussi, avec les cinq îles qu'elle avait semées, par distraction sans doute, en plein cœur de la ville. En faisant le tour de la terrasse, le garçon put voir d'un seul coup d'œil, comme un ange en vol, toutes les choses que les méandres des rues et les encorbellements sombres refusaient de partager avec les habitants de la ville. Les trois bourgs qui composaient Paris, la Cité, la ville en tant que telle et l'Université, étaient alimentés par deux rues parfaitement rectilignes qui les traversaient de part en part. Grâce à elles, Paris prenait l'aspect un peu plus ordonné d'une créature organisée. À son stade embryonnaire, Paris avait eu l'apparence organique d'une pêche. Contrairement à la plupart des villes qui

naissent sur une seule rive de leur cours d'eau géniteur, la chair de la pêche parisienne s'était formée autour d'une île entre Seine et Marne dont elle avait fait son noyau. Elle s'était développée ensuite de façon circulaire autour de lui. Au sud la ville savante s'était installée avec l'Université, tandis que le nord avait été consacré à l'activité commerçante et au Temple des artisans. Quant au centre, il avait conservé sa vocation première: là palpait le cœur du royaume, avec la cathédrale Notre-Dame et le palais. L'autre rive de la Seine, celle de droite, était dévolue à la fonction marchande de la ville: halles, boucheries, smala d'échoppes variées. Le cimetière des Saints-Innocents accueillait sans trêve une population silencieuse qui se densifiait comme celle, vivante celle-là, de la cité nourricière. La pêche initiale avait fini par en devenir méconnaissable: bornée d'un côté par une ligne imaginaire qui eût été posée entre le Louvre et le Temple, elle s'était infiltrée dans l'espace entre le Châtelet et la porte Saint-Denis.

Louis passa un moment à admirer la Bastille, puis le paysage du côté de l'île aux Juifs que certains vieillards appelaient encore l'île aux Chèvres. Il se demandait souvent ce qui était arrivé pour que les chèvres soient devenues des Juifs. Peut-être ces gens que tout le monde haïssait avaient-ils été victimes d'un sortilège qui avait depuis été rompu? Cet îlot se trouvait en aval et à la pointe de l'île de la Cité. Le jardin du Palais n'en était séparé que par un mince bras du fleuve. Au nord, l'Hôtel de ville montait la garde devant la place de Grève.

Grisé, Louis soupira d'aise. Il se sentait mieux. L'épreuve était enfin terminée. À soixante-neuf mètres du sol, il avait Paris à ses pieds, et sa tête effleurait le ciel. L'ange du Jugement dernier ne pouvait plus rien contre lui. Il se retourna vers la cage de l'escalier qui béait, toute noire. Dieu Lui-même semblait avoir renoncé à le poursuivre. Jamais auparavant il n'avait éprouvé un tel sentiment de sécurité. Juste pour cela il avait valu la peine d'endurer le reste.

«Ça y est. J'y suis, j'y reste», songea-t-il en tentant de se persuader que c'était possible. C'était tellement agréable de faire semblant d'y croire, même un bref instant. Du côté ouest, il distingua les trois flèches romanes de Saint-Germain-des-Prés et la secrète et intimidante abbaye où logeait sa mère en ce moment même, un privilège que convoitaient des personnages aussi illustres que des évêques. «Mais quand même, Mère aimerait mieux être ici», se dit-il encore. Mère aimait bien rêver avec lui. Elle en avait bien besoin, elle aussi, car elle était si souvent malade. Quelques jours plus tôt, elle avait encore dû se rendre chez les moines pour se faire soigner

à cause d'une maladie qui lui faisait parfois un gros ventre. Quand elle était de retour à la maison, son ventre redevenait graduellement plat. Cette maladie devait être très douloureuse. Pauvre Mère.

Appuyé contre la balustrade occidentale, Louis se rendit compte que le soleil avait disparu à l'horizon et que le vent fraîchissait. Il avait pris beaucoup de retard, il le savait. Pourtant, il ne faisait pas mine de rebrousser chemin. «C'est à cause de l'escalier», se dit-il en essayant d'y croire. C'était en partie vrai. Mais il savait que ce n'était pas la seule raison de sa crainte. L'autre raison s'appelait Père. Lui n'allait pas, comme l'ange ou Dieu, renoncer à le punir de s'être attardé et d'avoir perdu une pièce. «Je n'ai pas envie de rentrer ce soir. Si je passais la nuit ici?» Encore un projet irréalisable: il lui fallait passer par la maison prendre du pain pour ses livraisons du lendemain. Il devait rentrer pour aider Père, qui lui aussi était souvent malade.

– Vole, vole, je suis un oiseau, dit-il aux pigeons qui tournoyaient autour de lui tels des mouchoirs souillés. Un volatile curieux s'aventura plus près et se posa sur la terrasse: Louis chercha à l'atteindre d'un coup de pied: le pigeon s'éloigna à tire-d'aile.

– Saleté, je t'aurai, dit-il en suivant d'un regard envieux le vol erratique de l'oiseau.

Soudain, il prit conscience de ce qu'il venait de dire. Il n'aima pas cela. C'étaient là des mots que son père lui disait souvent, à lui. Du coup, il eut envie de tuer ce pigeon. Une espèce de rictus fit saillir sa mâchoire et donna à son visage une expression de férocité primitive. L'enfant se mit en quête de cailloux à lancer. Il n'en trouva pas.

– Maudit oiseau trop laid! dit-il au pigeon.

Louis aimait Père. Il l'aimait de tout son cœur. Mais il ne voulait pas dire les mêmes choses que lui.

Il n'avait plus envie de voler.

Une à une, les pièces de monnaie furent ramassées et remises dans la bourse. Dévalant l'escalier à toute vitesse, au risque de se rompre le cou, Louis fit une pause sur le palier du troisième, le temps de récupérer son bâton et sa hotte. Quelle ne fut pas sa surprise de retrouver sa piécette fugueuse au beau milieu de la Grande Galerie. Cela tenait du miracle. Il ne lui restait plus qu'à rentrer avant le couvre-feu. S'il se hâtait, c'était encore possible. Peut-être avait-il une chance d'échapper au bâton de Père.

De retour en bas, hors d'haleine, Louis se laissa happer par la foule qui soudain lui parut plus bruyante et plus dense qu'avant sa montée au clocher. Le ciel avait profité de son absence dans les

escaliers en colimaçon pour étendre au-dessus des toits pentus l'étoffe phosphorescente qui précédait de peu l'arrivée de la nuit. Le garçon dut fournir un ultime effort pour faire ses dernières livraisons à la course. Heureusement qu'il allait être de retour à la maison avant Père, qui lui rentrait rarement avant le couvre-feu.

Louis n'était pas un bon fils et il le savait. Il mettait trop de temps à faire ce qu'on lui demandait. C'était souvent très difficile d'obéir, même s'il faisait de son mieux. Mais Père était toujours déçu. « Peut-être que je suis réellement taré », se disait-il parfois avec inquiétude. Un jour, il avait entendu Père dire à Mère : « Fais-moi un vrai fils et c'est à lui que j'enseignerai le métier. » Louis n'avait pas de frères ni de sœurs comme les autres enfants. Il se demandait d'ailleurs pourquoi. Peut-être était-ce parce qu'il aurait été un mauvais grand frère, aussi. Il ne comprenait pas. Sans doute valait-il mieux ne pas trop s'attarder aux choses que l'on ne comprenait pas. Il y avait beaucoup trop à faire.

« Je promets d'être un bon fils, désormais, se dit-il. Je vais cesser de traîner en route et je travaillerai plus fort. Et je deviendrai le meilleur boulanger de Paris. Père et Mère ne seront plus jamais malades. Ils porteront de beaux habits. Mère mangera de la viande rôtie avec des épices tous les jours et Père sera enfin fier de moi. »

Sa poitrine se gonfla de bonheur anticipé. Si seulement il devenait un bon fils, ils pourraient faire tellement de choses. Il eut alors la certitude qu'il allait pouvoir en être un. Là, à partir de cet instant précis, et cela, même s'il était à bout de souffle et même si son corps tout entier lui faisait mal. Ces petits désagréments causés par sa course ne lui étaient rien du tout puisqu'il s'était mis à songer à son jardin, celui-là même qu'il avait mentionné à l'ange.

Ce soir-là, il parvint à le voir distinctement. C'était leur refuge secret, à sa mère et à lui. Ils l'élaboraient ensemble à l'insu de tous depuis longtemps. Ce jardin n'existait pour le moment que pour eux, dans leur tête. Il n'attendait qu'une chose pour devenir réel : que Louis fût grand. Le garçon aperçut sa main, devenue celle d'un homme, serrant la barrière du jardin afin de la refermer derrière lui. Rien ni personne ne venait plus les y importuner. Louis se vit adulte, en train d'y conduire ses parents fatigués. Il les faisait asseoir ensemble sur un banc décoré de pampres en fer forgé et leur disait : « Reposez-vous, tous les deux. Je m'occupe de tout. » Et il leur apportait un panier rempli de petits pains moelleux qu'il avait confectionnés lui-même. Nul vacarme ne venait déranger le chant des pinsons. Louis-adulte se tenait à la porte du fournil et regardait ses parents aux cheveux blancs

partager le pain. Il s'essuyait les mains sur son tablier épais et s'étirait au soleil, heureux au son de sa mélodie favorite, le dos chauffé par le four qui embaumait derrière lui.

Quelque chose se mit en travers de son chemin et, farouche, l'image du jardin se volatilisa avec sa musique. Louis trébucha. Il se retrouva à plat ventre en pleine rue Guillaume-Porée, que les vieux appelaient encore Mauconseil. Il était redevenu enfant, et sa chemise était éclaboussée par l'eau sale d'une rigole. Il se redressa afin de s'assurer que le contenu restant de sa hotte était intact et jeta autour de lui un regard effaré. Un joueur de boules venait de lui faire un croche-pied.

— Tiens, qui voilà? Tu ne sais même pas courir, le Ratier. T'es encore plus taré que je croyais.

Des gamins criards l'encerclaient en ricanant et en le pointant du doigt. Il s'agissait pour la plupart d'enfants du voisinage, fils de gasteliers*, de fouaciers* et d'oubloiers*. Hugues et sa bande se trouvaient parmi eux. Désœuvrés, ils avaient choisi et isolé Louis pour passer un peu le temps. Une prise facile : le pauvre bougre ne se défendait jamais.

— Et, en plus, tu sens les latrines, dit un autre en se bouchant le nez.

— Comment peut-il réussir à vendre du pain, ce morpoil*? Moi, à la place de son père, j'en crèverais de honte.

— Eh! Le Ratier! File-m'en une miche ou deux. On sait jamais, peut-être bien que nos cochons vont aimer!

Une voix qui gaillonnait interrompit les rires et la manœuvre d'encerclément des agresseurs :

— Non mais, vous allez me cesser ce raffut, sales voyous! Pour qui vous prenez-vous? Allez, ouste! du vent, ou je m'en vais vous faire déguerpir à coups de balai, moi!

Goguenards, les gamins s'éloignèrent quelque peu. Certains se mirent à chuchoter entre eux sans quitter Louis des yeux.

Ce dernier récupéra son gourdin qui avait roulé plus loin et se remit debout. Une vieille femme se tenait sur le seuil de sa porte. C'était l'une des servantes d'une maison de pension pour étudiants où Louis devait faire sa toute dernière livraison de la journée. La voix de la vieille s'adoucit lorsqu'elle s'adressa à lui, presque comme à un bébé :

— Allez, viens là, petit, que je te paye. Ben dis donc, tu n'es pas beau à voir! Ce sont ces canailles, qui t'ont fait ça? Ah! les misérables. Tiens, prends. Il y a tout. Et tu feras savoir à ton père que nous en voulons deux douzaines de plus pour samedi. Essaie

de venir plus tôt, d'accord? On attend un nouveau groupe d'étudiants. Tu as bien compris? Dis-moi si tu as tout bien compris.

– Oui, dame. Deux douzaines. Et je viendrai plus tôt, répondit-il.

– Très bien. Tiens, prends un sou de plus pour ta peine. Tu es un bon petit gars, toi.

Elle tapota la joue sale du garçon, qui recula comme si elle avait menacé de le gifler. Elle fit semblant de ne pas le remarquer.

Elle n'eut pas l'air de s'aviser non plus que la voix de Louis était sans timbre, mécanique, comme s'il ne faisait jamais que réciter des choses apprises par cœur.

Lorsque la porte se fut refermée sur la femme, quelque chose de mou atteignit Louis dans le dos et tomba entre ses jambes. C'était une tête de saumon.

– Tiens, le Ratier, mange si t'as faim! On en a d'autres pour toi!

Les garçons se mirent à bombarder leur victime avec des ordures ramassées un peu partout. Une grosse balle en argile, empruntée à un jeu de boules interrompu, l'atteignit à l'épaule. Désarmé, Louis se laissa glisser contre la porte et ne fit que se protéger le visage. Les enfants du quartier aimaient cela. Flanquer une bonne raclée de temps en temps à cette grande loque inoffensive était l'un de leurs jeux favoris.

C'est un attrait irrésistible pour un groupe que de pouvoir se persuader de sa supériorité devant celui qui ne cherche plus à se défendre. Rien n'est plus grisant que de pouvoir se moquer sans risque de représailles. La faiblesse, parce qu'elle est celle d'un autre, devient dérisoire. L'autre devient lui aussi dérisoire. Ce qui lui est fait n'est pas sérieux, du moins, le croit-on. Car il ne viendrait jamais à l'esprit collectif rudimentaire et inconséquent d'une telle bande que, par son jeu soi-disant anodin, elle dépose sur les braises de la forge un fer qui pourrait bien un jour être brandi contre elle.

L'ennui, avec Louis, c'était que même s'il était aux abois il devenait vite lassant. Il ne réagissait jamais. La pluie de projectiles s'était mise à diminuer, et le garçon put jeter un coup d'œil furtif au-dessus de son bras.

– Allez, on s'en va. C'est vraiment rien qu'un taré, dit une voix.

– Attends.

L'un des enfants se détacha du groupe pour le narguer de plus près, comme cela survenait parfois. C'était Hugues en personne. Il s'accroupit devant Louis qui n'avait pas bougé et lui dit gentiment :

– Mes copains et moi, on est affamés, tu le savais? Hein? On n'aurait qu'à lever le petit doigt pour te prendre ton pain, Mais on

le fait pas. Non, parce que tu es très, très laid, tu vois? On n'en veut pas, de ton pain.

Il y eut quelques ricanements. Satisfait de l'effet produit, Hugues dit encore :

— Et puis, tu sens vraiment trop fort. Dis-moi, est-ce que tu sais ce que c'est que le savon? J'imagine que, si tu te frottais très fort et pendant très longtemps, tu finirais peut-être par venir à bout de ta crasse et par ressembler à quelque chose. Tu ne comprends rien du tout à ce que je raconte, pas vrai?

Le regard imprécis de Louis s'était posé quelque part au-dessus de l'épaule droite de Hugues. Ce dernier inclina la tête pour tenter d'obliger son interlocuteur à le regarder.

— Ou bien tu fais comme si on n'était pas là? Mais c'est très impoli, ça. Que penserait ta petite maman si elle te voyait faire?

Le regard de Louis cilla et, l'espace d'une seconde, il s'accrocha à celui de Hugues dont la stupéfaction fut telle qu'il se retourna légèrement pour appeler :

— Eh! les gars, vous avez vu?

— Prends garde, Hugues! interrompit l'un des spectateurs.

Trop tard.

Louis ne sut pas comment il se retrouva debout, le gourdin brandi. Hugues était à terre. Le chahut cessa net. Et ce fut alors que, pour la première fois, Louis se rendit compte à quel point son adversaire était petit. Il avait l'air insignifiant. Il couinait d'une façon ridicule. Les yeux de Louis s'animèrent d'un scintillement que nul n'y avait jamais vu jusqu'alors. Sa mâchoire saillante révéla un petit trou noir dû à la perte récente d'une dent de lait. En serrant le bâton de façon spasmodique, il s'approcha du garçon qui s'était assis en se frottant l'épaule.

— Qu'est-ce qui te prend, pauvre merde? dit Hugues.

Louis éleva à nouveau son gourdin et frappa son tourmenteur à l'estomac. Il le regarda s'effondrer sur le côté, plié en deux, privé de souffle. Tout le monde se remit à crier. Quelques-uns s'avancèrent pour tenter de neutraliser ce gamin qui subitement leur faisait peur. Louis semblait à peine remarquer leurs cris et leurs manœuvres. Il se contenta de les éloigner en faisant de grands moulinets avec son arme.

— Il tourne en avertin*!

— Faut tirer Hugues de là, dit un autre.

Mais Louis refusait de délaïsser Hugues qui, encore haletant, essayait instinctivement de s'éloigner à quatre pattes. Il alla se planter au-dessus du chef de la bande, abandonna son bâton et

repoussa Hugues d'un coup de pied dans le ventre. Ses orteils nus lui firent mal: il ne s'en soucia pas. Une telle révolte éclatait en lui qu'il se sentait tout à coup vivant. Il était quelqu'un. Il n'avait plus peur. Hugues allait payer pour tout le mal qu'il lui avait fait.

Il se pencha pour soulever Hugues par sa tunique. Il assena au visage détesté un coup de poing si violent que l'autre tomba à la renverse, à demi assommé, et se mit à saigner du nez. « Pareil que moi », pensa distraitemment Louis qui saignait du nez fréquemment. Il se jeta sur Hugues et se mit à le larder de coups de poing au ventre et en pleine figure. Les autres firent cercle autour du corps à corps en criant des encouragements.

Le combat cessa bien vite d'en être un. Hugues finit par ne plus remuer. Pourtant, Louis ne semblait pas le remarquer et continuait à le frapper de ses deux poings, partout où il pouvait l'atteindre. Il entreprit de lacérer ses vêtements à grands coups d'ongles qui tracèrent de profondes griffures sur sa poitrine. Il lui arracha des cheveux.

Le fils d'un pâtissier du voisinage résolut de s'avancer prudemment et lui dit :

— Ça va, le Ratier, ça va. Tu as gagné. Laisse-le, d'accord?

À bout de souffle, Louis se redressa et cligna des yeux éberlués en regardant autour de lui les gamins qui avaient cessé de se moquer. Il baissa à nouveau le regard sur Hugues inanimé. Sa colère s'apaisait. Mais en même temps que son refus lui vint une terrible prise de conscience: « Qu'ai-je fait là? » C'était très mal de frapper les gens. Seul Père avait le droit de le frapper, lui, et c'était toujours parce qu'il le méritait.

Il se releva d'un bond à la vue du chef de bande qui se réveillait en se lamentant. Il était trop tard pour les regrets, maintenant, le mal était fait. Il lui avait été si facile d'assommer Hugues.

— Tu n'es qu'un rat, lui dit-il.

Après avoir rajusté sa hotte, qui heureusement n'avait pas trop souffert de l'incident, Louis récupéra son arme. Il dit, sans regarder personne :

— Fallait pas dire n'importe quoi.

Il fit quelques pas en avant. Les enfants s'écartèrent en silence sur son passage.

*

La nuit était presque tombée lorsque Louis se rendit pleinement compte qu'il était à nouveau seul et qu'il marchait. Ses

pas l'avaient machinalement ramené à la maison. Père devait être rentré. C'était trop tard maintenant pour compter esquiver le châtement. À bout de forces, le dos, les jointures des mains et les pieds nus écorchés, il rentra et laissa choir sa hotte vide dans l'arrière-boutique. Il assujettit l'épais correau* de fer derrière la porte afin de la verrouiller pour la nuit.

La chaleur de la grande pièce était habituellement son seul réconfort après une journée passée à arpenter les rues de la ville. Le point final de chaque jour tenait en un tout petit geste qui motivait tout ce long travail et en constituait le but : le dépôt des piécettes hétéroclites acquises quotidiennement dans une jarre en terre cuite qui reposait sur la table de nuit de la chambre conjugale, située à l'étage. Seul Firmin avait le droit de toucher au contenu de cette jarre dans laquelle Adélie versait également chaque soir les recettes de la boutique. L'homme ne se donnait pas la peine de la cacher ; il savait qu'il n'y manquait jamais une obole.

Ce soir-là, Louis ne se rendit pas à la chambre. Il demeura cloué dans l'encadrement de la porte qui menait dans la pièce à vivre, hésitant à faire un pas de plus. Firmin était là. Assis à table, il donnait l'impression d'attendre le retour de son fils depuis un bon moment. Le gobelet qui était posé à sa droite avait déjà été rempli à plusieurs reprises comme en témoignait un cruchon de vin presque vide. Le boulanger était un homme trapu, tassé sur lui-même, aux allures de dogue. Il gardait ses cheveux brunâtres presque ras à cause de la chaleur du four qu'il approchait pourtant de moins en moins. Il frotta son nez rougi par la mauvaise vinasse et leva vers l'enfant ses petits yeux porcins, sombres et ronds comme des billes. Il était passablement éméché.

— Tu la fermes, cette porte, espèce d'idiot ? dit-il en grondant.

Louis se reprit et obtempéra. Il avança courageusement vers l'ivrogne, à qui il remit directement la somme gagnée au cours de la journée. Même la pièce supplémentaire qu'il avait reçue de la domestique à la maison de pension changea de mains. Firmin n'était pas encore assez ivre pour être incapable de faire les comptes sur un coin de la table. L'opération complétée, il leva les yeux vers Louis qui était resté planté devant lui, tête baissée et en attente de son congé ou, plus probablement, de sa punition.

— Il y a un sou de plus, dit le boulanger.

— Oui, Père, dit Louis dont le regard erra successivement sur ses orteils crasseux, ses doigts ensanglantés et un tranchoir qui attendait sur la table. Ce demi-pain de la veille déjà durci, dont l'intérieur avait été évidé, était prêt à recevoir deux louches d'un

ragoût préparé par Adélie peu avant son départ. Il était posé sur un plateau qui était lui aussi appelé tranchoir.

– Je n’ai pas volé ce sou, Père, dit Louis qui tentait d’éviter le regard déplaisant de Firmin en regardant ailleurs comme s’il était coupable. L’homme ricana.

– On t’a fait l’aumône?

– Oui, Père. Je... je crois.

– Tu n’as pas honte?

– Non, Père. Je n’ai rien demandé.

– L’on t’a pris pour un mendiant. Tu sais ce que je pense des mendiants.

Louis ne songea pas un instant que son allure avait pu attirer la pitié. Il n’avait rien connu d’autre et croyait que les belles choses n’étaient simplement pas faites pour lui. Qu’il était trop peu important pour en mériter.

– J’ai juste livré le pain comme vous me l’avez demandé, Père.

– Et tu y as mis trop de temps. Regarde-moi. Regarde-moi dans les yeux quand je te parle, imbécile. Tu le sais, ce que je pense des mendiants, n’est-ce pas? Oui? Alors, dis-le-moi.

Louis répéta d’un trait, de sa voix sans intonation :

– « Je n’ai pas les moyens de nourrir cette saloperie* de ville pour rien. Pas de sous, pas de pain. C’est ce que j’ai toujours dit. S’ils veulent manger du pain, ils n’ont qu’à travailler pour le gagner comme tout le monde. Et dire que l’on me traite de voleur, moi qui suis un artisan honnête! »

– Bon à rien! J’ignore pourquoi, mais ça sonne affreux lorsque c’est toi qui le dis. Que t’est-il arrivé?

– Quoi?

– Là. Tes doigts.

– Rien, Père. Je... je suis tombé dans les ronciers.

– Dans les ronciers. Pauvre teigneux. Alors, il arrive, ce souper, ou faut-il que je te botte le potron*? Fais deux plats. Et n’oublie pas de te laver les mains avant d’y toucher. Tu es répugnant.

Le sou disparut parmi les autres pièces dans la bourse de cuir que le boulanger portait sur lui, et Louis s’en alla puiser un seau d’eau fraîche.

L’enfant revint pour préparer deux tranchoirs. Il évida la seconde moitié du pain qui restait et la posa sur un tranchoir en bois qu’il prit sur une étagère. Les deux demi-pains furent remplis d’un bouillon épais et foncé dans lequel nageaient de gros morceaux de mouton et de légumes. Il y aperçut quelques fragments d’oignons dorés, préalablement rôtis dans la graisse. Ses lèvres brillèrent de

salive. «Pourquoi deux portions?» se demanda-t-il distraitemment, concluant qu'ils devaient attendre l'un des rares visiteurs de Père. Il les posa sur la table et se détourna.

– Assieds-toi et mange, lui ordonna Firmin.

Louis en resta coi, pétrifié d'étonnement. Il lui avait rarement été donné de partager un repas avec Firmin, et plus rarement encore d'être convié à table. Habituellement, Adélie avait droit aux restes, quand il y en avait. Firmin ne prenait pas ses repas à heures fixes. Quant à Louis, il lui fallait attendre qu'Adélie fût en mesure de lui passer discrètement la plus grande partie des maigres restes refroidis qui étaient abandonnés sur le tranchoir métallique de Père.

– Es-tu aussi sot que tu en as l'air? Assieds-toi, je te dis, répéta Firmin.

Louis obéit avec la rapidité craintive qui l'envahissait lorsque son père usait de son ton de commandement. Il lui jeta un nouveau coup d'œil furtif avant d'enfoncer ses petites dents de fauve dans le pain ramolli par le bouillon brun. Il put même se servir de la belle salière en terre cuite. Elle représentait un cavalier, et le précieux sel reposait dans une coupelle creusée dans la croupe de l'animal. C'était un objet de luxe, car ailleurs on se contentait d'utiliser du pain rassis évidé en guise de salière. Mais, chez eux, tous les restes de pain étaient cuisinés de quelque façon par Adélie. La viande et le bouillon qu'elle avait préparés étaient chauds, délicieux, revigorants. Louis n'avait jamais rien goûté d'aussi bon.

L'ivrogne ne se rendit pas compte que son fils engloutissait son souper comme s'il craignait de se le faire reprendre. Il rota et annonça, d'une voix pâteuse :

– Demain, c'est dimanche. Je vais aux bains du Palais. Allez, grouille-toi, petit porc. Faut que je t'y emmène, tu sens vraiment trop fort. Il sera toujours temps de t'engraisser après.

Incrédule, Louis regarda le cuvier accroché au mur. C'était déjà un délice en soi que de se plonger dans l'eau tiède chaque samedi soir, après que ses parents s'y étaient baignés. Mais aller aux étuves, c'était là un luxe dont il n'avait qu'entendu parler. Père affectionnait particulièrement la rue des Étuves-Saint-Michel et les bains du luxueux hôtel Saint-Pol. Firmin y était accueilli presque comme un notable; les boulangers inspiraient un certain respect, qu'entachait cependant leur réputation de voleurs. Mais la famille Ruest avait transcendé ce préjugé depuis longtemps, même si elle vivait à l'aise. À tout le moins, eût-elle dû vivre à l'aise.

Firmin se leva et tituba jusqu'à un coffre qu'il ouvrit. Lui qui raffolait des étuves ne se réjouissait guère, ce soir-là: l'obligation

d'y emmener le Ratier avait transformé la perspective d'une partie de plaisir en corvée dont il valait mieux se débarrasser au plus vite.

– Mais oui, tu m'accompagnes aux bains. Et arrête de me regarder comme le niais que tu es. Tiens, tu mettras ça puisqu'on devra s'endimancher.

En disant cela, il lui lançait à la figure un ballot assez léger maintenu par une cordelette de chanvre. C'était un ensemble acheté auprès d'un fripier de la rue Tirechape, près du marché sis en place de Grève: Louis déplia une tunique toute simple en drap naïf* gris et les braies assorties. Ce dernier vêtement, qui était en fait un caleçon, pouvait être porté en guise de culottes. Une paire de sabots que l'enfant n'avait pas remarquée attendait près du coffre. Il caressa le tissu grossier, sans oser encore se montrer trop heureux. C'était comme à la Noël. Après la journée qu'il venait de passer, quelque chose d'anormal survenait encore. Mais il fut obligé de patienter pour recevoir des éclaircissements, car il restait un peu de travail à faire avant d'aller au lit.

Sur l'établi de la cuisine, un pâté en pot appartenant à un voisin attendait d'être mis à cuire en amorti. Firmin demeura dans la cour pour fendre comme à chaque soir le bois qui allait servir à la fournée du lendemain. Il le taillait en quartiers convenant aux dimensions du foyer tandis que Louis se chargeait de transporter les bûches à l'intérieur pour les empiler au sec. Il en fallait beaucoup, car un boulanger pouvait brûler jusqu'à cinq cents kilogrammes de chêne par jour. Il était étonnant que Firmin, dans l'état où il se trouvait, ne se blessât pas, à la vitesse avec laquelle il abattait sa besogne. Seule une longue habitude pouvait expliquer son étonnante adresse. Louis se hâtait pour suivre le rythme de production de son père, malgré la fatigue de sa journée, et même s'il se plantait une écharde. «Les échardes, tu te les enlèves le dimanche, lui disait Firmin, et avant de songer à t'en plaindre, dis-toi bien que dans la vie tu as le choix: ou bien tu endures, ou bien tu crèves.»

Outre le beau four en maçonnerie qui faisait la fierté de Firmin, le bâtiment de la cuisine comportait un grand pétrin, des étagères au mur et des panetons vides empilés sur le sol. Dans le prolongement du fournil, on trouvait la farinière*, une petite pièce où le boulanger allait s'allonger lorsqu'il ne pouvait s'éloigner du four.

Une fois le bois prêt pour le lendemain, Louis devait passer le balai. C'était une tâche insignifiante, mais il s'en acquittait toujours avec grand soin, car Adélie lui avait dit que la façon dont un apprenti balayait le fournil démontrait l'attention qu'il portait à la propreté de son lieu de travail. Et la propreté d'une boulangerie était primordiale.

– Allez, allez, finis-en, qu'on s'en aille au pieu, grommela Firmin. Demain on va chercher ta mère. L'abbé veut nous voir tous les deux.

Louis s'immobilisa un peu et s'agenouilla pour ramasser un petit tas de poussière qu'il s'en alla jeter dehors. À sept ans, il lui était parfois pénible de se cacher derrière son personnage. Il pouvait survenir des événements inattendus, comme ceux de ce soir, qui faisaient que sa spontanéité naturelle reprenait le dessus. Il s'essuya les mains sur ses cuisses et s'approcha enfin de Père, avant de lui demander avec hésitation :

– S'il vous plaît, Père... Qu'est-ce que c'est qu'un abbé?

Firmin scruta attentivement l'expression de son fils. Quelque chose n'allait pas. Il était temps d'y remédier, surtout à l'occasion de cette visite au cours de laquelle une remarque inconséquente pouvait échapper à un enfant trop confiant.

– C'est un homme qui me ressemble un peu, sauf qu'il est drôlement vêtu. Il porte toujours une espèce de corde avec des grains sur lui. Ça lui sert à pendre les morveux comme toi quand ils parlent trop. Alors, je te préviens : vaut mieux que tu te taises.

Louis blêmit. Son père l'avait un jour emmené en promenade sur le chemin aux Vaches à l'insu d'Adélie. Il l'avait conduit tout droit au gibet de Montfaucon, ce terrifiant monument de la Justice, pour lui montrer des cadavres de pendus. Longtemps après, cette vision de cauchemar avait continué à le hanter et à le réveiller en sursaut, la nuit. Le moindre craquement de madrier ou de plancher dans la maison silencieuse évoquait celui des cordes au bout desquelles se balançaient les dépouilles lugubres qui avaient été des êtres humains. Parfois, il croyait encore entendre le croassement des corbeaux et étouffer sous l'horrible puanteur que cet endroit dégageait.

Les leçons de Firmin étaient aussi redoutables que l'avaient été ses soins.

– Si tu dis n'importe quoi, il va aussi te foutre la raclée de ta vie avec un bâton tel que tu n'en as jamais vu. Une fêrule, que ça s'appelle. Crois-moi, ce serait bien pire que tout ce que j'ai pu te faire. Prends garde. Compris?

– O...oui, Père.

Le regard de Louis s'éteignit et redevint fuyant.

« Voilà. Plus de risque de ce côté », se dit Firmin avec satisfaction.

*

L'étroit réduit où Firmin était agenouillé sentait bon la cire d'abeille. La pénombre qui y régnait se voulait rassurante pour le

pénitent abrité par ses murs de bois verni. Cependant, le boulanger fut incapable d'y trouver même un semblant de réconfort. Comparativement au sanctuaire familial de sa paroisse de Saint-André-des-Arcs, l'église abbatiale avait tout pour intimider. De plus, un visage rond qu'il reconnaissait trop bien se dessinait derrière la grille du confessionnal.

Antoine était le seul à pouvoir inspirer quelque remords à cet ivrogne incurable. C'était sans doute pour ça qu'il s'était dérangé en personne pour s'occuper de lui. Le boulanger baissa honteusement la tête.

— Je bois trop, mon père. Vous avez raison. Et, quand je suis saoul, la rage me prend. C'est plus fort que moi.

— Un repentir sincère efface la faute. Tu le sais, cela, n'est-ce pas?

— Mais je me repens! Je me repens sans cesse: avec vous, avec elle, même à la taverne, quand j'y reste trop longtemps. Et je mortifie ma chair... enfin j'essaie.

— Ce n'est pas assez, puisque tu retombes toujours dans les mêmes excès. Je n'ai rien contre des mesures de discipline raisonnables. C'est un mal nécessaire. Mais tu ne te repens pas, Firmin. Tu connais le proverbe aussi bien que moi: «Fèves* et forniers* boivent volontiers.» L'ivrognerie est un péché grave, très grave.

Antoine ne contestait pas à Firmin son autorité paternelle, qui lui attribuait le droit de corriger les errements. La coutume d'Amiens¹⁶ était formelle à ce sujet: seuls les cas de mort d'enfant ou de blessures graves obligeaient les parents à répondre de leurs actes devant la justice. Et il savait Firmin trop fin finaud pour atteindre cette limite. Pourtant, comme il aurait aimé pouvoir le prendre à son propre piège. Le droit canonique imposait une obligation alimentaire; Firmin nourrissait sa famille, sinon convenablement, du moins suffisamment pour assurer sa survie. Il lui fournissait également le strict nécessaire en matière d'entretien. Tout le reste était dilapidé. L'abbé avait mûrement réfléchi à son affaire. Il était un secteur crucial que Firmin avait peut-être involontairement négligé.

Un silence lourd tomba sur eux, et le confesseur le laissa se charger comme un ciel annonçant l'orage. Firmin attendit, de plus en plus nerveux, tandis que l'abbé entretenait soigneusement cette tension grandissante chez son pénitent. Il fit gronder un premier éclair lointain:

— Où est ton fils?

Firmin leva craintivement la tête, l'attention détournée de son

habituel chapelet d'excuses, qu'il n'eut pas le temps de servir cette fois-ci. Antoine sut dès lors qu'il l'avait bien en mains.

– Je lui ai dit d'attendre dans la cour, répondit le boulanger.

– C'est bon.

– Il... euh... réclame sa mère.

– Ne me dis pas que tu t'en soucies, maintenant. L'enfant peut attendre un peu, car j'ai à te parler. Tu peux remercier ton épouse. Sans elle, tu serais banni de la guilde.

– Alors là, je trouve que vous y allez un peu fort, mon père. J'aurais pu devenir l'un des boulangers du roi.

– Tu aurais pu, oui. Et il te ressemble fort d'utiliser ce regret-là pour rendre tes péchés plus acceptables.

– Euh... et de toute façon ma femme ne peut rien faire sans moi.

– C'est vrai. C'est vrai et c'est là un fait déplorable, tu peux m'en croire. Mais nous ne sommes pas ici pour discuter performances et lois. Qu'est-ce qui ne va pas, cette fois-ci?

– Bien, il y a que je suis désappointé.

– Je conçois cela. Eh bien, Adélie est tirée d'affaire. Je suis persuadé que le Seigneur vous bénira à nouveau.

– Ouais.

– Ne tiens-tu pas à savoir comment elle va?

– Oh, si, bien sûr. Mais je me demande pourquoi elle tient tant à venir se faire soigner ici plutôt qu'à l'Hôtel-Dieu ou même à Saint-Côme et Saint-Damien. La rue des Cordeliers est tout près de chez nous et leur église est votre censive. Ils ont pourtant tout ce qu'il faut là-bas.

– Et tu risquerais moins d'y faire des rencontres indésirables, n'est-ce pas, Firmin?

L'ivrogne esquiva la question en se passant la langue sur les lèvres et en prenant un air contrit qui ne lui allait pas. Antoine dit :

– Bon, passons. Ton fils, maintenant.

Firmin se tassa davantage contre la cloison du confessionnal, comme s'il cherchait à se protéger d'une averse. L'instant qu'il redoutait depuis sept ans était arrivé. Ce n'était pourtant pas la première fois que l'abbé lui parlait du petit, loin de là. Mais jamais auparavant Antoine n'avait réclamé la présence de Louis qu'il n'avait d'ailleurs qu'entrevu depuis sa naissance. Maintenant, il fallait à tout prix que Firmin trouve une raison qui justifie sa négligence passible d'excommunication. Quel intérêt avait-il de se faire confirmer que le boulanger ne voulait simplement pas de Louis dans ces murs, ni même à l'église? En effet, il craignait plus

que tout de devoir l'y laisser, qu'on en fasse un moine ou un enfant de chœur¹⁷. Antoine comprenait cette réticence devant ce qui pouvait contraindre le boulanger à faire au monastère un don substantiel, en plus de le priver d'un soutien dont il ne pouvait actuellement se passer.

– C'est un simple d'esprit, mon père. Il n'a pas plus d'âme à sauver ou à damner qu'une bête.

– Laisse-moi le soin d'en juger par moi-même, tu veux bien? D'après ce que j'en sais, tout lent qu'il soit, il t'est quand même d'un précieux secours à la boutique, n'est-ce pas?

– Bien, euh...

– Or, toi, bien entendu, tu refuses de l'admettre. Cela dit, tu n'as aucune raison valable de le priver d'éducation.

– Comment voulez-vous que je lui enseigne quoi que ce soit? Ce n'est pas que je le prive, c'est lui qui ne comprend rien. Les gens me trouvent trop dur avec lui, ça, je le sais. Eh bien, moi, j'ai pour mon dire que « peu d'enfants périssent par excès de sévérité, mais beaucoup par excès d'indulgence ».

– N'aie pas la prétention de me citer Philippe de Novare, Firmin, c'est vraiment malencontreux. Je connais cet écrivain mieux que toi et cet air docte que tu te donnes ne te va pas du tout. Cela dit, je dois admettre que tu es habile: s'il préconise bel et bien une éducation stricte, Novare affirme aussi que Dieu a fait à l'enfant trois dons: *primo*, aimer et reconnaître celle qui lui donne le sein, *secundo*, témoigner joie et amour à ceux qui jouent avec lui et, *tertio*, inspirer l'amour et la tendresse à ceux qui l'élèvent.

– On voit bien que c'est pris dans un livre, tiens. Parce que ça a l'air facile, dit comme ça...

L'abbé continua, comme s'il n'avait pas été interrompu:

– Vois comme l'amour fait partie de chacune de ces paires.

– Ouais. Sauf que moi, je ne suis guère du genre à cajoler, surtout pas ce benêt de...

Il s'interrompt en se rendant compte que l'abbé le dévisageait. Il corrigea:

– De l'amour, je vous demande un peu!

– Mais si, de l'amour. Car je crains fort qu'en sevrant ainsi l'enfance de tendresse notre génération ne finisse par produire des adultes qui ne feront pas plus de cas des autres que l'on en aura fait d'eux pendant leur croissance.

Firmin haussa les épaules.

– Il s'en fout déjà pas mal, des autres.

– Cette façon que tu as de le dénigrer est en soi répréhensible.

Mais ce n'est pas tout. Il y a pire. Cet enfant est presque un païen. Nul ne le voit jamais assister aux offices, ni même à la messe dominicale. Pourquoi le prives-tu ainsi des bienfaits de la foi?

— Il ne comprend rien à la religion, mon père. Vous savez, j'ai bien essayé de l'amener à l'église. Mais il se pâme toujours avant d'arriver. Songez donc que j'ai deux malades sur les bras, moi. Je fais ce que je peux.

— Hum! fit dubitativement le bénédictin, qui n'avait pas vraiment besoin de s'assurer de la véracité de ces dires.

Avec Firmin comme avec tout autre ivrogne impénitent, le moindre geste était sujet à caution. Son manque de subtilité lui était presque une insulte. Tout le quartier était au courant des sévices qu'enduraient Adélie et son fils, mais personne ne souhaitait intervenir. L'abbé encore moins que les autres. Ce n'était pas dans l'intérêt de l'abbaye. Après tout, ne valait-il pas mieux s'attarder davantage sur l'immersion sacrée du baptême qu'avait reçue le petit Louis pour le salut de son âme, plutôt que de tenter de sauver son corps? Les hommes ne devaient-ils pas apprendre le mépris de leur chair faible et périssable? La souffrance physique ne durait qu'un temps, alors que les tourments de l'enfer étaient éternels. Les délices du bleu paradis, elles aussi, allaient être éternelles pour quiconque tendait vers la sainteté. Là devait se trouver la consolation de la douce et pieuse Adélie, dans l'attente du Jugement dernier. Cependant, l'esprit pratique d'Antoine prit le dessus et il crut quand même bon dire :

— Cet enfant n'a pas bonne mine, il me semble. Son sang n'est pas assez riche. Il doit tenir cela de sa mère, à qui j'ai pourtant bien recommandé davantage d'aliments chauds et humides¹⁸. Au moins deux fois la semaine. Cela vaut pour le petit aussi. Tu veux dire quelque chose?

— Oui. Vous... vous avez donc vu le Ra... euh, mon... mon fils?

— Le quoi? Qu'allais-tu dire? Bon, laisse. Et cesse de me regarder avec cet air de lièvre prêt à être abattu. Oui, j'ai vu ton fils. Ou plutôt je l'ai aperçu à une ou deux reprises. Qu'y a-t-il de mal à ça?

— Rien, rien...

— Ne t'inquiète pas, il ne faisait rien de blâmable. Je puis même t'assurer qu'il travaillait à ta boulangerie, comme tout bon apprenti de sept ans est en mesure de le faire.

— Oh, c'est bon, ça, euh... et lui avez-vous parlé?

— Non. Je n'ai pas cru nécessaire de le déranger pendant le travail.

— Ma femme le fait exprès, c'est sûr, pour ne pas m'en donner d'autres... Des fois, je ne peux m'empêcher de croire qu'elle prend des tisanes diaboliques pour les faire passer.

– Adélie est une bonne chrétienne. Jamais elle ne ferait une chose pareille. J’ose espérer que tu plaisantes.

– Ouais, répondit l’ivrogne, qui n’eut pas envie d’en débattre. Antoine n’était pas né de la dernière pluie et Firmin le savait. Mieux valait donc ne pas insister.

– Je n’ai, hélas, jamais eu l’occasion de parler à ton fils. Mais, cette occasion, nous l’avons maintenant, n’est-ce pas, Firmin? Allons-y. Il doit être bien las de nous attendre.

*

L’odeur d’un jeune rosier s’infiltrait par une porte laissée ouverte sur une autre partie de la cour entourée par les bâtiments conventuels. Tout près de là, une fontaine entourée de pelouse impeccable fredonnait doucement. C’était tout ce que Louis avait eu le temps de parcourir, un peu trop rapidement à son goût. Le doyen de l’abbaye, un vieux moine tout rabougri et presque aveugle, venait de l’éconduire du plus beau jardin qu’il eût jamais vu, plus beau même que celui de ses rêves. Il continua donc à se promener dans la cour, explorant ses moindres recoins. Il y avait tant à voir. Tout était d’une propreté irréprochable, sous les rayons dorés du soleil. Il se sentait lui-même envahi d’un profond bien-être à cause de son bain de la veille et de ses habits neufs dont le contact était encore étranger à sa peau.

L’expérience du bain avait été merveilleuse, inoubliable. Les étuves du Palais, à la pointe de la Cité, là où il s’était rendu la veille en compagnie de son père, étaient ce qu’un bourgeois bien nanti pouvait s’offrir de meilleur. Elles étaient munies d’une grande chaufferie et d’un fournois* où l’on mettait les pots destinés au chauffage des cuves; Louis avait entrevu des pièces aménagées pour la sudation et une piscine; l’on trouvait aussi des baignoires privées pour les riches ou les malades. Les pieds nus du garçon s’étaient posés sans crainte sur un pavement en pierres douces. Entre des murs lambrissés de bois d’Irlande et des portes accueillantes en fer treillissé, les grandes cuves, elles aussi en bois d’Irlande, étaient cerclées de cuivre. Les deux baigneurs avaient pu y disposer de deux fonds de bain*; de plus, ils avaient pu s’étendre dans des lits aux matelas de coton où deux dames étaient venues les oindre d’huile parfumée; après quoi elles leur avaient servi une collation arrosée d’hypocras*, et des musiciens étaient venus leur proposer de jouer leurs airs préférés. Chose surprenante, Firmin n’avait rien dit lorsque Louis avait spontanément réclamé sa chanson favorite qui s’intitulait *L’Amour de moi*. La belle dame qui s’était occupée

de lui avait eu la discrétion de ne pas le questionner sur la présence des marques fraîches dans son dos. Ses doigts avaient fait en sorte de les éviter le plus possible sous le regard scrutateur du père qui les avait observés depuis le lit voisin. Même si l'huile parfumée avait rallumé la brûlure de sa punition, le vin sucré qui lui avait été donné à goûter et le fait que la dame s'était adressée à lui comme s'il avait été un garçon ordinaire avait largement compensé ce petit désagrément.

Louis fut ramené au présent par l'église abbatiale qui se dressait devant lui. Puisque son père semblait en avoir pour un bon moment, il décida d'aller jeter un coup d'œil à l'intérieur.

C'était impressionnant, mais d'une manière plus dépouillée qu'à Notre-Dame. Depuis le fond des âges, cet édifice subjuguait le fidèle par l'écho des antiques répons dont la vénérable présence était demeurée perceptible comme celle d'un encens oublié par le temps, entre les arches massives de sa section romane. Le chœur gothique plus récent y superposait chaque jour les mêmes hymnes chantés par des voix nouvelles. L'on ne pouvait entrer dans cette église sans ressentir l'impression qu'elle avait concentré en ses murs près de mille ans de foi chrétienne. On eût dit que les images étaient sur le point de s'animer dans ses vitraux qui brillaient de tous leurs feux. Il y en avait de tout simples, véritables gemmes dans les fenêtres arrondies. Ceux-là étaient faciles à comprendre. Ceux des fenêtres à bout pointu étaient trop élaborés. Louis s'arrêta près d'un vitrail ancien, d'une maîtrise parfaite, qui devait bien dater de trois siècles. Les oxydes métalliques ajoutés à la matière en fusion pour colorer le verre dans la masse y étaient simplifiés à l'extrême, car les derniers perfectionnements techniques en étaient absents. Pourtant, on pouvait déjà y discerner le talentueux usage des couleurs : cuivre pour le rouge et le vert, cobalt pour le bleu, antimoine pour le jaune, manganèse pour le pourpre. La feuille de verre, cette matière vivante, avait été obtenue par deux différents procédés de soufflage. Elle avait été découpée au fer rouge et peinte à la grisaille*. L'artisan l'avait enfin mise en plomb selon un modèle préalablement tracé sur une table blanchie à la craie. Et ce travail-là, des siècles plus tard, continuait à produire un merveilleux miracle sous le soleil. Les fenêtres du chœur et des transepts, elles, affichaient leurs réseaux de plomb et des motifs plus denses qui frôlaient la saturation. Les inscriptions noires qui y figuraient ressemblaient à de gros insectes. Les maîtres verriers de jadis avaient savamment exploité les ressources des phénomènes optiques : l'humeur d'un même rouge, sombre lorsqu'il était entouré de jaune ou de pourpre clair, devenait passionnée au voisinage du bleu et du vert. Grâce à ce seul effet, un vitrail changeait d'aspect selon qu'on le contemplait de la nef ou du chœur.

Louis s'approcha davantage du vitrail roman. Il représentait un bélier dont les cornes s'étaient prises dans des ronces. À droite se tenait un vieil homme avec un poignard et à gauche un garçon voûté par le poids des fagots qu'il portait sur son dos¹⁹. Le fond rouge du vitrail était saisissant. Louis leva un peu la main, et une couleur chaude, magique, se communiqua à sa peau.

– Ah, te voilà, toi.

L'enfant sursauta. Il fut rejoint par son père, accompagné de celui qui ne pouvait être que l'abbé, car l'homme en robe noire serrait dans sa main un long bâton. Terrifié, Louis recula contre le mur. Firmin dit :

– Où étais-tu passé? On t'a cherché partout. Je t'avais pourtant averti de ne pas bouger.

– Laisse, laisse, Firmin. C'est sans importance, puisque nous l'avons retrouvé.

– Je suis désolé, bafouilla Louis, dont le visage blêmissait à vue d'œil.

– Bonjour, petit, lui dit gentiment Antoine.

Louis ne répondit pas. Son visage demeura complètement dénué d'expression. L'abbé jeta un regard interrogateur à Firmin, qui haussa les épaules.

– Je vous l'avais dit.

Antoine n'eut pas le temps de répliquer. Louis avait levé la tête et s'était descellé du mur. Il avait repéré le grand crucifix de bois qui était accroché derrière l'autel. L'espace d'une seconde, le masque blanc de son visage fut involontairement repoussé, juste le temps de dévoiler l'admiration craintive de cet enfant qui, somme toute, n'avait pas l'air aussi stupide qu'on le disait.

– Il est beau, n'est-ce pas? demanda juste derrière lui la voix du terrifiant personnage.

– Oui, messire, dit Louis qui n'eût osé ni le contredire ni lui poser aucune question au sujet de l'effigie de cette victime qu'était Jésus. Antoine, quant à lui, tiqua imperceptiblement.

– Tu dois dire *mon père*, lorsque tu t'adresses à moi.

– Oui, mon père. Pardon, mon père.

– Il n'y a pas d'offense. Pourquoi donc trembles-tu comme ça? Est-ce que je te fais peur? demanda doucement le religieux, qui s'accroupit afin que son visage se retrouve légèrement plus bas que celui de l'enfant.

Comme Louis gardait toujours les yeux baissés, il fut contraint de regarder le religieux.

– Oui, mon père.

– Tu n’as rien à craindre, voyons. Je ne te veux pas de mal. L’homme qui est mort sur la croix s’appelle Jésus. As-tu déjà entendu ce nom?

– Ils ne l’ont pas mis au gibet comme les autres? dit Louis.

Ce fut au tour du bénédictin de dévisager l’enfant. Il précisa néanmoins, usant du ton neutre d’un pédagogue :

– Jésus a été mis à mort il y a très, très longtemps, dans un pays lointain. Connais-tu la Terre sainte?

– Non, mon père.

– Ça ne fait rien.

Antoine dut se redresser à cause d’une crampe dans un mollet. Il se rendit compte que Louis ne quittait presque pas sa poitrine des yeux. C’était plutôt gênant. Il ne pouvait pas se douter que c’était sa croix pectorale qui, avec son grand chapelet en noyaux d’olive polis et sculptés, attirait l’attention anxieuse du garçon.

De son côté, Firmin attendait sans dire un mot, les mains derrière le dos. Louis jeta un coup d’œil dans sa direction. Il aurait aimé savoir pourquoi il lui fallait appeler cet inconnu *mon père* alors qu’il avait déjà un père. Firmin se contenta de lui offrir un sourire en coin. « Je dois me taire », se rappela l’enfant avec inquiétude. Un cierge crépita tout près d’eux et pleura une goutte de cire qui se figea sur le fer de son support.

– Louis, as-tu entendu ce que je viens de dire? demandait soudain la voix un peu impatiente de l’abbé.

– Écoute un peu ce qu’on te dit, petit. L’abbé s’est dérangé pour toi, dit Firmin.

– Pardon, mon père.

– Aimerais-tu faire la connaissance du Seigneur Jésus?

– Oui, mon père.

Antoine jeta un regard noir au boulanger, dont l’angoisse se réveilla. L’abbé demanda encore à l’enfant :

– Te plairait-il d’aller à l’église tous les dimanches?

– Oui, mon père.

L’abbé se redressa et se mit à parler durement à Firmin. Mais Louis n’en perçut que des échos informes. Père se faisait gronder. C’était une aberration. Jamais Louis n’avait vu pareille chose se produire. Il avait dit quelque chose qu’il ne fallait pas et il ignorait quoi au juste. Tout était sa faute. Sans bouger de sa place, les yeux abaissés sur les dalles fraîches de l’allée centrale, il se mordit la lèvre inférieure et se mit anxieusement en quête de son jardin pour se calmer.

L’abbé se tourna à nouveau vers lui et lui posa une autre question avant qu’il n’ait eu le temps d’y porter attention. Il ne la

comprit pas et n'osa pas ouvrir la bouche. La peur lui fouaillait les entrailles: l'abbé fronçait les sourcils. Il semblait fâché, et pourtant Louis faisait tout son possible pour ne pas lui déplaire. Les mots qu'Antoine disait ne voulaient plus rien dire; seul comptait l'instant où la main de l'homme allait empoigner la corde qu'il portait au cou pour la passer autour du sien. Louis s'apprêtait à être pendu et il ne pouvait rien y faire.

Au lieu de cela, le personnage en robe noire s'accroupit à nouveau devant lui.

— Il y a toutes sortes de belles choses à découvrir ici, en ces murs mêmes. Nous pourrions aussi t'apprendre à lire et à chanter. Aimerais-tu cela? demanda Antoine avec une douceur inespérée.

— Oui, mon père.

« Sale petite vermine », songea Firmin. Mais le moine continua, un peu intrigué par le regard inexpressif de l'enfant, qui était toujours fixé sur sa poitrine :

— Aimes-tu les figues?

— Oui, mon père.

« Il n'a jamais goûté à une figue de sa vie », se dit Firmin.

— Ton père te bat-il souvent?

— Oui, mon père.

— Hé, ho, ce n'est pas vrai, ça! dit le boulanger qui étendit la main en s'alarmant une nouvelle fois.

Antoine ne s'en soucia aucunement et demanda encore :

— J'ai une belle souris dans ma poche. Tu la veux?

— Oui, mon père.

— Mercredi, nonante, gingembre et tourne en rond?

— Oui, mon père.

L'abbé soupira tristement. Sans doute valait-il mieux en rester là.

— C'est bon. Allons voir ta mère.

Il se releva et ébouriffa les cheveux de Louis qui ne bougea pas. Antoine dit :

— Pardonne-moi, Firmin. Tu avais raison. Permetts-moi au moins de le bénir.

Le boulanger crut défaillir tant il était soulagé. Il ne fut que plus réjoui encore de constater que Louis venait d'uriner par terre. Tête baissée, parfaitement immobile, ce dernier regardait d'un œil morne la flaque qui s'agrandissait sur les dalles et dans laquelle baignaient ses sabots neufs.